

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
  
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:    Pagination multiple.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
  
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

# LE MONDE ILLUSTRÉ

## ABONNEMENTS :

Un an, \$2.00 - - - - Six mois, \$1.50  
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance  
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

6ÈME ANNÉE, No 301.—SAMEDI, 8 FEVRIER 1890

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.  
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES CARTIER, MONTRÉAL.

## ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - 10 cents  
Insertions subséquentes - - - - 5 cents  
Tarif spécial pour annonces à long terme

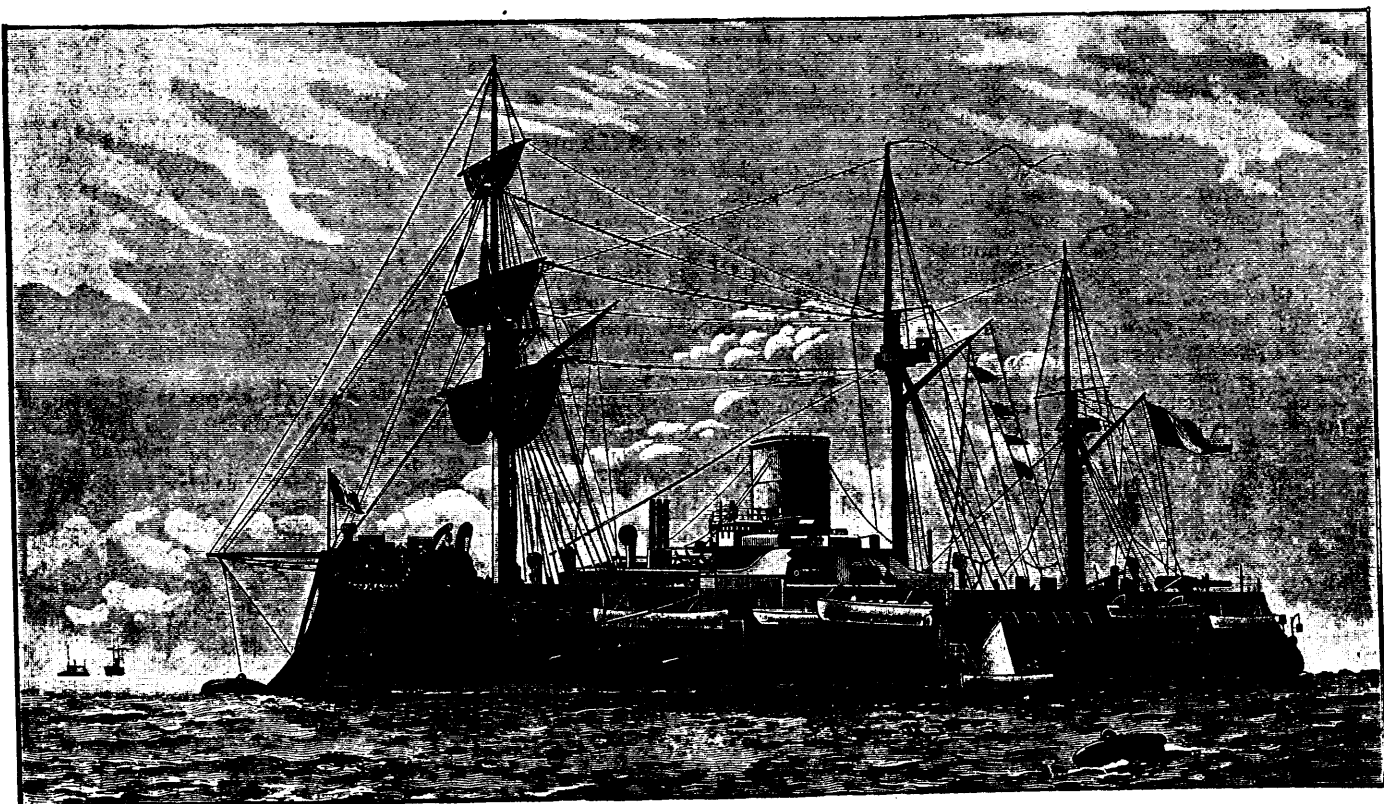


MONSIEUR CYRILLE-ÉTIENNE LEGARE DÉCÉDÉ  
Photographie Livernois. Photo-gravure par Armstrong



L'HON. CHARLES-SÉRAPHIN RODIER, DÉCÉDÉ  
Photographie Larin.—Photo-gravure par Armstrong

GALERIE NATIONALE



LE REDOUTABLE, VAISSEAU DE GUERRE DE LA MARINE FRANÇAISE

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 8 FEVRIER 1890

## SOMMAIRE

TEXTE : Montréal : Les jeux de hasard, par E.-Z. Massicotte. — Jacques Cartier, par P. Colonnier. — (Galerie Canadienne : Monseigneur C.-E. Légaré ; L'hon. C.-S. Rodier. — A. M. R. Chevrier, par Suzette. — Poésie : Soir d'été, par Henri Gaston. — Les trois mouches, par Octave Cuisset. — Nos gravures. — Le chemin de la vie, par Mathias Filion. — Chronique des voyages et de la géographie. — Primes du mois de janvier. — Notes et faits, par J.-Alcide Chaussé. — Variétés. — Récréations de la famille. — Feuilletons : Famille-Sans-Nom (suite) par Jules Verne ; Le Régiment (suite).

GRAVURES : Portrait de l'hon. Charles-Séraphin Rodier. — Portrait de Monseigneur C.-E. Légaré. — Le "Redoutable", vaisseau de guerre de la marine française. — Les Chinois chez eux (12 dessins). — Illustrations des deux feuilletons.

## Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1 <sup>re</sup> Prime	- . . . .	\$50
2 <sup>me</sup> "	- . . . .	25
3 <sup>me</sup> "	- . . . .	15
4 <sup>me</sup> "	- . . . .	10
5 <sup>me</sup> "	- . . . .	5
6 <sup>me</sup> "	- . . . .	4
7 <sup>me</sup> "	- . . . .	3
8 <sup>me</sup> "	- . . . .	2
86 Primes, à \$1	- . . . .	86
94 Primes	- . . . .	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

## MONTREAL

## LES JEUX DE HASARD

S'il est quelque joueur qui vive de son gain  
On en voit tous les jours mille mourir de faim  
REGNARD.

Montréal possède, comme toutes les grandes villes, ou plutôt comme toutes les villes de quelque importance, plusieurs tripots reconnus, où se jouent et se perdent des sommes folles.

C'est bien triste à dire, mais il est inutile de le cacher, encore bien plus de le nier, la passion du jeu s'est emparée d'une partie de notre population.

Le mal existe, chacun le sait.

Quel est celui d'entre vous, lecteurs, qui ne connaît pas, au moins un individu, autrefois un brave ouvrier ayant amassé un petit pécule ; un honnête cultivateur ayant demeuré sur la terre de ses ancêtres ; un marchand à l'aise, que la funeste passion du jeu a ruiné, a traîné dans le chemin, a plongé dans la noire misère ?

Combien de personnes occuperaient encore une position dans le monde, vivraient indépendantes, ne seraient pas obligées de travailler comme des esclaves tant que leurs membres peuvent supporter les fatigues, si ce mal plus terrible que la peste ne les avaient rongés ?

Combien de ces enfants ignorants, employés aux plus durs, comme aux plus ignobles travaux, de ces jeunes vagabonds qui peuplent nos pénitenciers, auraient fait des citoyens honorables, intelligents, instruits, si leur père n'eût pas tout gaspillé aux cartes ; si cet homme n'eût pas glissé sur la pente de ce vice honteux qui conduit à un gouffre insondable ?

Combien de caissiers, de comptables, de commis n'eussent pas volé leurs patrons, puis languis dans les prisons d'état, ou foulé une terre étrangère, terre d'exil, sans cette passion maudite ?

Combien de mauvais ménages, de suicides, de meurtres, d'actions lâches, viles, ne sont que le résultat du JEU ?

Oui, le jeu est une des grandes plaies sociales de notre siècle.

Oh ! si tous mes compatriotes se croyaient solidaires envers leur pays ; s'ils réfléchissaient aux torts qu'ils se font, comme à ceux qu'ils vont faire à la patrie, en gaspillant follement le bien que Dieu leur a donné, en négligeant et l'instruction de leurs enfants et le bien-être de leur famille pour satisfaire cet amour d'un gain illicite, le nombre des malheureux serait considérablement diminué.

\* \*

Mais, me direz-vous, vous prêchez dans le désert. Quand un individu a joué... il jouera...

Un instant, lecteur, n'allez pas vous emballer, je ne viens pas prêcher, oh ! non. J'ai constaté, je constate. Je vous livre mes réflexions, je vous raconte ce que j'ai vu. Libre à vous d'en faire votre profit.

\* \*

Ces tripots, dont j'ai parlé tout à l'heure, sont situés principalement dans le centre de la ville : sur les rues Craig, Saint-Laurent, Sainte-Catherine, Dorchester, Saint-Jacques, Notre-Dame, etc. On y rencontre des hommes de professions libérales, des marchands, des industriels, même des journalistes... mais comme spectateurs seulement. Dans d'autres, ils sont exclusivement anglais, comme sur la rue Dorchester, etc. Il existe encore des sociétés ayant leur salle, et où les sociétés seuls peuvent entrer et jouer.

Les jeux en vogue sont le bluff, le draw-bluff (?) la banque, le faro, le casino, etc. Dans certains tripots publics on adopte le système de la cagnotte, le propriétaire ou locataire de la salle prélève une certaine somme sur chaque brasse, pour la location.

Inutile de vous dire qu'il se trouve des grecs et runners attachés à plusieurs établissements. Les runners sont chargés de racoler des américains (terme de joueur pour indiquer une personne naïve qui n'a aucune habitude du jeu), puis alors les grecs font leur besogne.

Je sais un Canadien qui joue continuellement depuis 7 ou 8 ans, et aujourd'hui il possède maisons et économies. Or, à moins de forcer la veine, je ne sache pas qu'on puisse gagner éternellement.

Pour s'assurer de l'impunité, la plupart des tripots de la ville ont à leur service un gardien connaissant les hommes de police, et quand ceux-ci viennent pour faire irruption, le gardien donne l'alarme au moyen d'une sonnette électrique ou autrement, et crac ! on ne trouve que des hommes s'amusant le plus innocemment du monde.

\* \*

Durant les fêtes publiques, aux courses, aux excursions, on trouve d'autres jeux bien connus, et les naïfs, les étrangers et les ouvriers se font plumer de la belle façon. Outre la roulette et la roue de fortune qui sont tolérées, on remarque aussi le jeu des trois cartes qui se joue comme en France. Hogier-Grisson en fait la description suivante :

" Ces trois cartes, le croupier les prend, fait remarquer qu'elles ne sont pas pareilles, en désigne une, le valet de cœur par exemple, bat les cartes, les pose sur sa table, la figure en dessous et donne à deviner où se trouve la carte désignée. Si le ponte (l'individu qui gage) devine juste, il a gagné ; sinon c'est le croupier qui prend l'enjeu.

Ce serait bien si la chose était loyalement faite. Le ponte n'aurait-il est vrai qu'une chance sur trois. Mais son infériorité serait compensée par la facilité de suivre la marche des cartes sur la table et par suite de voir où on a mis la gagnante.

Mais le croupier a son *trick*, un trompe l'œil habilement imaginé et qu'il exécute avec adresse ; il corne très légèrement la carte gagnante ostensiblement il montre cette carte cornée au parieur ; celui-ci, après les évolutions et le boniment (débité en anglais haché) sûr de son fait, désigne la carte cornée et... perd ! C'est que le croupier, en maniant les trois cartes trouve moyen de décorner la carte gagnante et d'en corner une autre... Pour allumer la convoitise du passant, il commence par l'inviter à jouer sans enjeu ; sa proposition acceptée, il a, de même que dans l'hypothèse précédente, à battre les cartes, mais de manière à laisser à son adversaire le moyen de les suivre facilement du regard ; puis, lorsque ce dernier s'est décidé à mettre un enjeu, le bonneteur a immédiatement changé de

procédé dans le maniement des trois cartes, et le naïf a perdu.

Voici un autre jeu appelé le *Calot*, " les trois coquilles de noix " en Canada. " Il se compose de trois quilles creuses, sous l'une desquelles le teneur place une petite boule appelée le *mouton*.

Il exige un personnel de quatre comtes ou comtes, parmi lesquels un comte en blanc, qui ne joue jamais, mais qui est chargé du rapport. Vous allez voir ce que c'est.

C'est un peu le jeu de gobelets et de la muscade ; le teneur s'installe ; il met le mouton sur une petite table, et le recouvre d'une quille ; puis il commence la partie :

Le teneur, (qui d'ordinaire opère sur une petite table ronde se transportant aisément), change les quilles de place, les faisant passer tour à tour à droite, à gauche, au milieu, en les glissant sur la table de telle sorte que la boulette ne puisse sortir. Il s'arrête :

— " Five Dollars " crie-t-il à qui désigne la quille où se trouve la boulette !... Un des comtes montre une des quilles :

— Elle est là, répond-il.

Le teneur soulève la quille ; la boulette n'y est pas.

— Farceur, dit un autre comte, la voici.

Et il soulève la quille sous laquelle est le mouton.

— C'est bien simple, ajoute-t-il, vous n'avez donc pas suivi le mouvement du joueur ? La boulette est toujours sous la même quille ; il n'y a qu'à ne la pas perdre de vue.

On recommence, et notre second comte a soin de ne pas se tromper. — Vous voyez bien, dit-il, d'un air triomphant, aussitôt le public s'en mêle ; le jeu change. Le teneur pose la boulette sur la table, la recouvre d'une quille, fait passer les deux autres, et, tout en faisant ce double mouvement, il roule la boulette jusque dans ses doigts, où elle reste cachée, de façon qu'il n'y a plus de boulette du tout. Le pigeon peut mettre sur n'importe quelle quille, il a toujours perdu.

Quand le naïf parieur, est bien allumé on lui fait le rapport.

Il a parié sur une quille ; il la soulève : la boulette n'y est pas.

— Je vous joue le tout sur les deux quilles restantes, fait le teneur sans toucher au jeu ! Laquelle voulez-vous ?

— Celle-ci répond le pigeon, désignant l'une des deux ; on soulève la quille désignée : rien, naturellement.

Alors un des compères s'écrie :

— Vous n'avez pas de chance ; il fallait suivre la boulette, elle est sous la troisième quille...

Et, en soulevant cette dernière, il fait passer au-dessous d'elle une autre boulette qu'il a entre les doigts.

Il y a aussi le jeu de bouchon, la boule et les quatre bouteilles, les morceaux de savon enveloppés dans des billets de banques, qui n'est qu'un escamotage fait par un habile prestidigitateur, mais ils sont tous assez connus pour nous dispenser d'en faire la description.

\* \*

Certaines gens me diront : pour ces jeux-là c'est très bien, mais les cartes et les dés, c'est une autre affaire, ça va à la chance !!!

Ça va à la chance, oui, croyez-le et vous serez considérés.

J'ai dans les mains le catalogue complet d'une maison de Chicago qui fait affaire à Montréal et dont la spécialité est indiquée sur le couvert. Lisez : *Head quarters for new system of marked back playing cards, strippers, loaded dice, etc. Also Sleeve Holdout, Table Holdout, Cuff Holdout, Vest Holdout, etc. Especially designed to enable the work to be performed by NATURAL MOVEMENTS, they are invincible. Instruction for use with each Holdout.*

Si cela ne vous suffit pas, vous êtes difficile à convaincre. D'ailleurs ce n'est pas tout. Je n'ai voulu que vous donner une idée des jeux de hasard, maintenant rien ne vous empêche de vous jeter dans le guépier. Cependant, songez que souvent l'expérience arrive trop tard.

JACQUES-CARTIER



MONSIGNOR C.-E. LÉGARÉ

La mort vient de faire une nouvelle victime dans la personne du Vicaire-Général de l'Archidiocèse de Québec, Monsieur Cyrille-Etienne Légaré, décédé le 23 janvier, à l'âge peu avancé de 58 ans. Quoique d'une santé délicate, rien cependant ne faisait présager un dénouement fatal aussi subit, et qui n'a pas manqué de faire sensation. C'est le troisième de ses membres que le clergé perd depuis le commencement de la nouvelle année.

Monsieur Légaré était un saint prêtre, un homme de devoir, se donnant tout entier aux différentes fonctions qui lui incombent, et non seulement un amateur de belle littérature, mais un véritable connaisseur. Les pages que nous avons de lui en fournissent la preuve, et le critique le plus exercé pourrait difficilement relever la plus légère infraction aux règles de l'art. On remarquait la même perfection, le même fini, dans ses sermons et ses discours. Il aimait le professorat, et savait être professeur agréable et amusant. Avec lui, les heures de classe s'écoulaient rapidement. L'amour et l'attachement qu'il avait conservés pour le Séminaire de Québec, où il a passé les trois quarts de son existence, et qui était devenu pour lui une seconde maison paternelle, ne pouvaient guère être portés à un plus haut degré. Lorsqu'il crut devoir en sortir, il le fit avec des regrets qui ont semblé ne l'avoir jamais quitté complètement. Il est de fait qu'il avait essentiellement la vocation et les aptitudes qui rendent la vie agréable dans une maison d'éducation, et permettent aussi de rendre des services précieux.

Il était homme de bonnes manières, toujours courtois et affable dans ses relations.

Né à Saint-Roch de Québec, le 16 février 1832, il prit la soutane après un brillant cours d'études au Petit Séminaire de Québec, et en 1853, n'étant encore que simple ecclésiastique, il partit pour aller suivre les cours de la célèbre école des Carmes de Paris. Il revint à Québec le 16 décembre 1857, après avoir obtenu sa licence, et fut ordonné prêtre l'année suivante, le 18 septembre 1858. Membre directeur du Séminaire, de 1858 à 1879, il a été successivement pendant ce long intervalle de temps, professeur de belles lettres, professeur de rhétorique, directeur du Petit et du Grand Séminaire.

En 1879, il suivit son frère nommé d'abord curé de Saint-Denis de Kamouraska, puis transféré à la cure de Sainte-Croix, le 17 avril 1880. Il quitta ce poste le 17 avril 1881 pour accepter la haute position de vicaire-général, devenue vacante par la mort de Mgr Cazeau. Le 16 février 1882, il était nommé officiel de l'officialité métropolitaine ; en mars 1887, il était créé Protonotaire Apostolique *ad instar*, et quelque temps auparavant il avait été nommé chanoine honoraire de la cathédrale de Vérone. Ses funérailles ont eu lieu dans la Basilique de Québec, en présence d'un concours nombreux de prêtres et de fidèles.

Mgr Légaré appartenait à la Congrégation du Petit Séminaire de Québec, à la société Ecclésiastique de St-Joseph, ainsi qu'à la section diocésaine des messes.

FEU L'HONORABLE M. C.-S. RODIER

C'est avec un sentiment de douloureuse surprise que nous avons appris la mort de l'honorable sénateur Rodier, survenue dimanche soir, 26 janvier, à sa résidence, No 68, rue Osborne.

Le défunt, Charles-Séraphin Rodier, était né à Montréal en 1818 et était petit-fils d'un chirurgien de l'armée française, Jean-Bte Rodier, qui laissa Paris pour venir s'établir au Canada au milieu du siècle dernier. Son père était Jean-Bte Rodier. Trois fois déjà il avait refusé l'offre d'un siège au Sénat, mais finalement, cédant aux instances de ses amis, il consentit à devenir sénateur pour la division des Mille-Isles ; il fut assermenté comme

tel le 17 décembre 1888. Depuis deux ans, il souffrait d'une maladie des reins, mais son état n'était pas considéré comme dangereux.

Le 16 janvier dernier, il assistait à l'ouverture du parlement, et le vendredi suivant il était à son bureau comme à l'ordinaire. Ce n'est que le samedi soir qu'il prit le lit, et le 26, dans la soirée il s'éteignit doucement, sans secousse et conservant sa connaissance jusqu'à la fin.

M. Rodier était ce qu'on appelle un *self-made man* dans toute la force du mot : Dès l'âge de quatorze ans il se mettait courageusement à l'ouvrage, et au moment de sa mort, sa fortune dépassait \$2,000,000.

En 1838, il était élu échevin du quartier Saint-Antoine avant même d'avoir atteint l'âge requis de vingt-et-un ans, et trois autres fois il fut renvoyé au Conseil-de-Ville par acclamation.

Toute sa vie il fut un partisan dévoué de la politique conservatrice, et dans sa longue carrière il a occupé plus d'un poste éminent.

Il fut tour à tour, président général de la société Saint-Jean-Baptiste, marguillier de Notre-Dame, président de la Saint-Vincent de Paul, un des fondateurs de la Banque Jacques-Cartier ; dans cette dernière banque, il avait un dépôt de \$145,000, et il en fut vice-président. Il fut lieutenant-colonel du 64<sup>me</sup> bataillon de Beauharnois lors de sa fondation. Il était intéressé dans un grand nombre d'institutions financières et industrielles et toutes les associations charitables de la ville le comptaient au nombre de leurs bienfaiteurs.

Il avait épousé en 1848, mademoiselle Angélique, fille de M. André Lapierre, de Montréal, qui lui survit. Il laisse huit enfants de cette union : le Dr J.-A. Rodier, professeur à l'Université Laval ; M. Charles Rodier, banquier à Valparaiso, Chili ; Mesdames Gélinas, O'Leary, A.-L. de Martigny et MM. Edwin, Léopold et Mlle Eva Rodier.

A. M. R. CHEVRIER

" Sur mille d'appelées, une au moins voudra-t-elle être l'élue ! "

S'agit-il de présenter sa carte ; d'être brune ou d'être blonde ?—d'avoir des yeux noirs, des yeux bleus, des cheveux d'ébène ou des cheveux d'or ?...

S'agit-il tout simplement d'ouvrir son cœur en même temps que sa main et de dire à la bonne franquette : Topez-là, poète,

" Je viens remuer la cendre  
Du feu de votre amitié "

Vous restez étonné, monsieur, du profond silence qui s'est fait autour de cette *Fantaisie* tombée comme une bombe merveilleuse au milieu du camp des nombreuses lectrices du MONDE ILLUSTRÉ. Et vous semblez vraiment ignorer qu'un millier d'elles sont là suspendues par une attente affreuse, autres " *sœur Anne* " désespérées ne voyant rien venir.

Quel oubli impardonnable vous avez fait dans cet article ! Quelle lacune commise par votre imagination en peine !

Et les conditions requises, et les qualifications pour poser sa candidature ; les avez-vous mentionnées ?...

La première venue sera-t-elle—*l'élue* !—ou votre âme sensible de poète a-t-elle rêvé un visage, un sourire, un regard, qui devront répondre à la lassitude de

... votre cœur de fiel rempli.  
???

Prétendez-vous que nous toutes qui nous avons lu sans reprendre haleine, nous nous alignions, et qu'à travers nos rangs, dédaigneux et superbe, vous passiez faire votre choix ?...

Allons !  
Soyez clair, monsieur ;—que voulez-vous ?...  
Un minois rose aux éclats de rire brillants et bruyants ou—une âme qui sache penser et comprendre votre âme ???

SUZETTE.

Ne croyez pas à l'amour de ceux qui savent décrire la robe que portait hier celle qu'ils aiment.—  
EM. FAGUET.

Tel est le titre de l'ouvrage publié il y a quelques mois par M. le docteur N.-E. Dionne, de Québec, à l'occasion du concours ouvert par l'hon. A.-R. Angers, pendant les fêtes d'inauguration du monument Cartier-Brébeuf. J'ai eu dernièrement l'avantage de lire ce livre, et j'ai aujourd'hui le plaisir de goûter encore tout le charme des impressions qu'il a laissées en moi.

\* \*

" L'histoire, a-t-on dit, est une résurrection " mais, ce qu'on ne se représente pas assez généralement en parcourant une page historique, c'est ce qu'il en a coûté de travail et de patientes recherches à l'auteur pour opérer cette " résurrection ". C'est la pensée qui me venait à la lecture de ce livre si profondément étudié et si plein d'intérêt.

Ce qui frappe d'abord en lui, c'est en effet la vaste érudition qui y règne d'un bout à l'autre. On sent combien l'auteur avait une parfaite connaissance de son sujet, et en même temps, la pensée vous vient des recherches longues et ardues qu'il lui a fallu accomplir pour établir si solidement les faits sur une large base de documents irréfutables.

En effet, rien dans cet ouvrage n'est avancé qui ne soit aussitôt prouvé et d'une façon claire et évidente ; aucune opinion privée, particulière à l'auteur, aucune de ces assertions risquées, de ces digressions fantaisistes dont sont trop souvent si peu avertis les historiens, au grand préjudice de l'Histoire. Non, ici, tout est vrai, tout a été cherché, puisé à une source pure, et je comparerais volontiers l'auteur à un savant avocat, plaçant une cause difficile il est vrai, mais ayant sous sa main et à l'appui de son dire un volumineux dossier de documents authentiques.

\* \*

Et ce qu'il a dû lui en coûter de sacrifices et de patience pour rechercher ces documents, alors que son héros a vécu et est mort au delà de l'Atlantique, et que, même en France, les registres de cette époque sont si rares et souvent contradictoires, les uns par rapport aux autres !

Et je ne parle pas ici des obscurités inhérentes à un pareil sujet, et qu'a dû rencontrer à chaque pas l'historien, dans le dédale des opinions d'auteurs divers également autorisés, et dont les assertions sont manifestement opposées.

Cependant, M. le Dr Dionne est victorieusement sorti de cette lutte avec l'inconnu, pour ainsi dire, et son livre est là, répandant désormais la lumière sur bien des points restés obscurs jusqu'ici, malgré les recherches des savants historiens qui l'avaient précédé. Grâce à lui, plus de doutes sur la date de la naissance et de la mort de Cartier ; sur les différentes époques des voyages du grand homme au Canada, époques qui jusqu'à nos jours avaient payé un si large tribut à la controverse ; plus d'hésitation sur les lieux qu'il visita et où il planta ses tentes pendant son séjour dans l'intérieur des terres, etc., etc.

\* \*

Quant à la conduite de l'illustre navigateur, elle est admirablement jugée et appréciée et comme homme, et comme " découvreur " et comme organisateur, dans la partie de l'ouvrage consacrée à son éloge.

Là, Jacques Cartier apparaît aux yeux comme évoqué des ombres impénétrables du passé, avec son auréole de gloire dont trois siècles n'ont pu faire pâlir un seul rayon.

C'est bien là le héros sans tache, au moins égal par le génie aux Cortez et aux Pizarre, mais laissant à coup sûr ceux-ci bien loin derrière lui par l'esprit d'humanité qui faisait le fonds de son âme absolument chrétienne.

\* \*

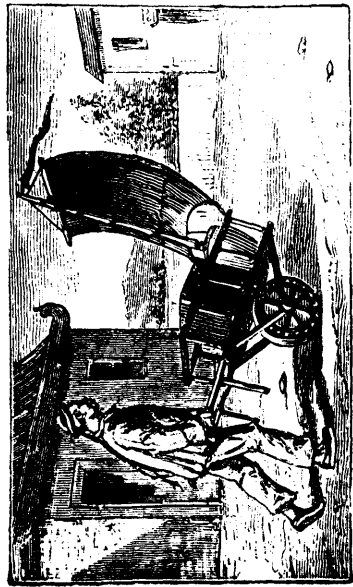
Le chapitre désigné sous le titre modeste de " Notes explicatives " est un trésor d'érudition : c'est là le grand dossier de l'avocat, ainsi que je le disais tout à l'heure, et la base de l'étude approfondie qui le précède sur la vie de Jacques Cartier. On y rencontre des pièces curieuses, telles que le testament du célèbre marin, la généalogie de sa famille, la liste de ses compagnons etc. : documents importants qui prouvent quel soin a apporté l'auteur à toutes ses recherches historiques.

Ajoutez à tout cela le style si attachant, quoique sévère et sobre qui règne dans tout l'ouvrage et, pardessus tout, l'admiration sincère, que dis-je ? l'amour profond que sait si bien nous inspirer l'auteur pour son héros, et vous comprendrez pour quoi il y a là une œuvre qu'on lit avec tant d'intérêt et qui laisse dans l'esprit une impression ineffaçable, parce qu'elle est l'impression de la vérité.

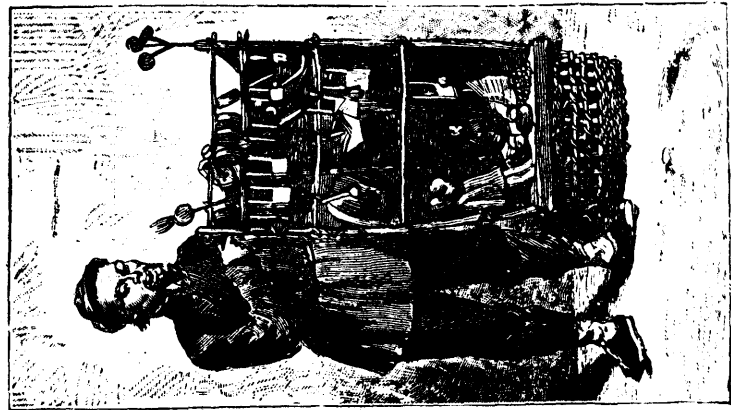
M. le Dr Dionne a doté la littérature Canadienne d'un ouvrage bien précieux. Il a prouvé que lui-même est un découvreur en matière historique, et c'était bien à lui qu'il appartenait d'écrire l'histoire du père de la Patrie Canadienne. Aussi, l'hon. A.-R. Angers ne put-il mieux faire que de décerner à l'ouvrage qui nous occupe le 1<sup>er</sup> prix, au concours ouvert par lui au mois de juin 1889. Et ce ne fut que justice.

De même, en effet, que le trophée de granit élevé à cette époque sur les bords de la rivière St-Charles, ce livre, lui aussi, sera un monument consacré à la mémoire de Cartier et de ses compagnons. Comme le premier, il fera honneur au Canada, et comme lui également il sera durable parce qu'il est établi sur les fortes bases du granit de la Vérité.

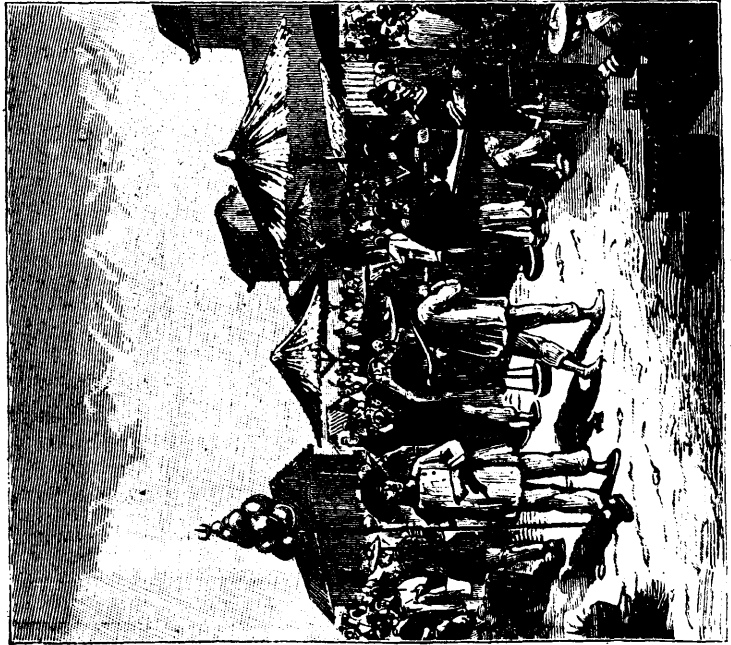
J. Cronnier



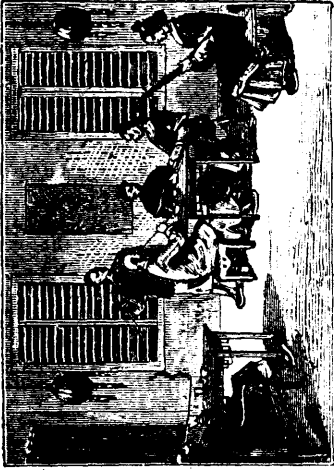
Brouette à voile



Marchand de jouets



Un marché



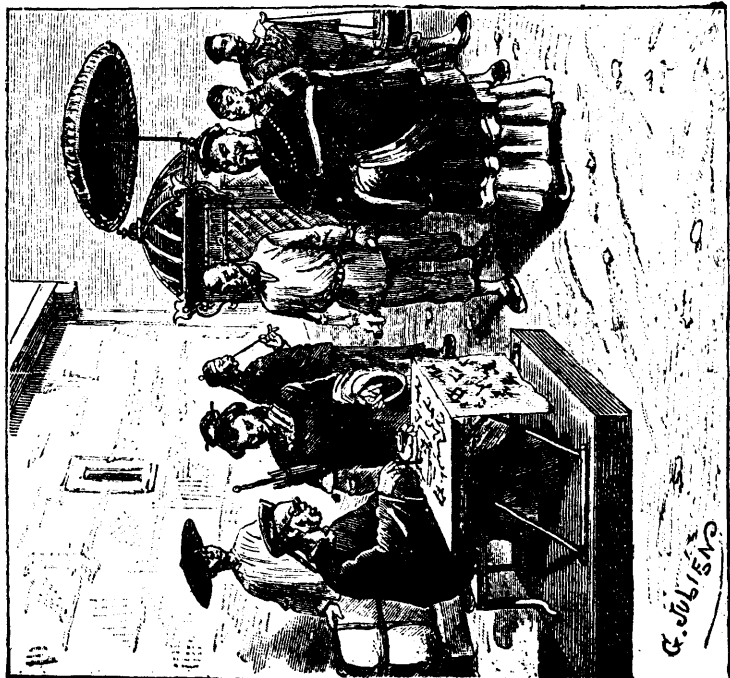
Intérieur d'un café



Tankaïère ou batelière



Fumeurs d'opium



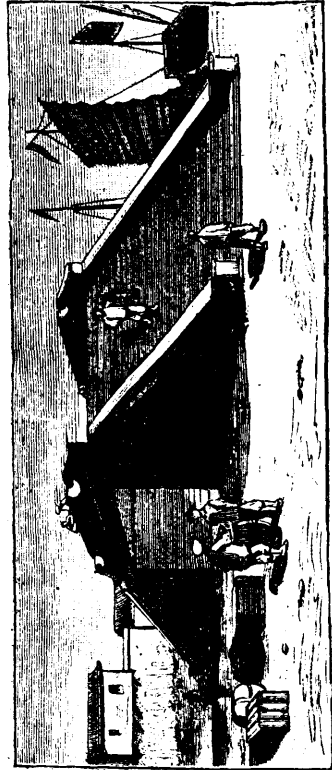
Ecrivain public et types populaires



Tombeaux dans la campagne



Une rue d'une ville



Pont en bois

LES CHINOIS CHEZ EUX

## POESIE

## SOIR D'ÉTÉ

“ Majoresque cadunt altis de montibus umbræ  
“ O fortunatos nimium... — VIRGILE.

Comme un disque de flamme, à l'horizon lointain,  
Le soleil, roi du jour, le soleil qui s'éteint,  
Projette à l'infini l'ombre au pied des collines,  
Et déjà, dans l'espace, au-dessus des chaumières,  
Roulant sur elle-même en replis blancs et bleus,  
La fumée indécise ondule sous les cieux.  
C'est l'heure du retour. Secouant la poussière  
Qui blanchit ses souliers le paysan joyeux  
Entonne en chevrotant le refrain des aïeux  
Et, la faux sur le bras, traverse la jachère  
Qui le sépare encor de son humble chaumière.  
Au rustique abreuvoir les grands bœufs haletants  
Se dirigent alors de leurs pas lourds et lents  
Tandis que le cri-cri suspendu dans les herbes  
Et le grillon nocturne au sein fané des herbes  
Aux grands bés onduleux vont annoncer la nuit,  
La nuit seraine et lente et le jour qui faiblit,  
Heureux instants du soir où chacun se repose,  
Où la brise de l'Est, à la pervenche close,  
Au passant qui chemine, au front du labourer  
Vient porter en bruissant le calme et la fraîcheur ;  
Heureux instants du soir où la campagne entière,  
Exhale en s'endormant sa tranquille prière,  
Et laisse l'âme seule et lasse de souffrir  
Croire encore à l'amour et se ressouvenir  
Où le sable mobile et les fleurettes blanches  
Et l'abeille latine et la feuille des branches  
Et le vent triste, tiède au sein des rameaux verts  
Où s'agitent des nids en de confus couverts,  
Et les guérets fumants et l'églantier sauvage  
Et l'étoile qui brille ou dort en un nuage  
Et la terre et les flots vont se disant en chœur :  
“ Heureux l'homme des champs qui connaît son bonheur !”

HENRI GASTON.

Montréal, février 1890

## LES TROIS MOUCHES

Je vais raconter l'histoire lamentable de trois pauvres petites mouches. On verra par ce récit fidèle, quelles furent les conséquences déplorables de leur désobéissance filiale en usant des aliments préparés par la main de l'homme. Puissent les terribles malheurs dont elles furent les victimes, servir de leçon aux générations présentes et à venir.

## I.—LES ADIEUX

Madame la Mouche avait trois enfants. Elle n'était pas veuve, mais son mari, pris d'une passion irrésistible pour les voyages, était parti un beau jour, et depuis ce temps on n'en avait plus jamais eu de nouvelles. La pauvre délaissée, fidèle au serment donné, avait supporté son malheureux sort avec une noble résignation, consacrant tous ses soins à l'éducation de son fils, Muscarello, et de ses deux filles, Muscabella et Muscadine.

Quand les enfants atteignirent leur majorité et qu'ils eurent appris tout ce qu'elle pouvait leur enseigner, Mme la Mouche les appela un jour à ses côtés, et les embrassant dans un regard plein de tendresse, elle leur dit avec la plus vive émotion :

— Mes chers enfants, le temps est venu pour vous de compléter l'éducation que j'ai cherché à vous inculquer. Vous devez me quitter pour parcourir le monde afin d'apprendre de notre mère Nature ce qu'elle réserve à ceux qui ont à cœur de profiter de ses enseignements. Les voyages sont nécessaires à la jeunesse. Ils développent l'intelligence en lui donnant l'opportunité de voir les choses les plus variées et de les comparer entre elles. Ils fortifieront et adouciront vos cœurs en vous initiant aux jouissances et aux misères qui sont le partage de notre race. Allez, mes enfants, recueillez des observations sur chaque sujet, acquérez l'expérience dans les chemins de la vie, car sans cette expérience, vous ne pourriez jamais devenir des êtres utiles à vous-mêmes et aux autres. Mais avant que je vous bénisse en vous quittant, écoutez un dernier conseil de votre mère qui vous aime, qui n'a jamais hésité devant aucun sacrifice pour vous rendre heureux, et qui veut vous prémunir contre les dangers que vous pourrez rencontrer dans votre carrière.

“ Le monde entier est ouvert aux Mouches. Il leur appartient, il a été créé pour elles. Partout elles trouvent une nourriture douce et miellée préparée pour elles par Dame Nature. Fleurs, fruits, grains, animaux, tout est à vous. N'hésitez pas

à satisfaire votre appétit sur les aliments que le Créateur a placés pour vous en chaque endroit. Mais je vous en supplie, sur votre vie, oh, gardez vous de toucher jamais ce qui aura été préparé par la main de l'homme. L'homme est un animal sauvage, barbare, sans honneur, sans pitié, sans vertu. Il se vante d'être le roi de toutes les créatures, et il cherche à prouver sa préférence en les exterminant sans scrupule, sans remords, à tous propos. Tout ce qui touche à l'homme ou vient de l'homme est contaminé ! Il ment dans ses paroles, dans ses travaux, dans toutes ses actions. Il déteste notre race. Aussitôt que ses enfants, qu'il élève avec les plus grandes difficultés, sont devenus assez grands pour apprendre une certaine langue ancienne qu'on appelle le Latin, on lui met en main un livre qui contient cette maxime : *Puer abige muscas*. Oh ! mes chers enfants, évitez l'homme, gardez-vous de toucher à ce qui vient de lui ! Faites-moi la promesse solennelle que, sur ce point, vous vous conformerez à mes recommandations.”

Les trois jeunes Mouches pouvaient à grand peine retenir les sanglots qui les suffoquaient, et d'une voix tremblante, ils dirent :

— Nous le promettons !

— Je n'espérais rien moins de votre part. Maintenant que je suis rassurée par cette promesse, je n'ai plus rien à craindre pour vous, mes bien chers enfants. Muscarello, mon fils, je confie tes deux sœurs à ta garde. Tu es né quelques secondes avant elles, tu es leur aîné, tu seras leur protecteur. J'ai souvent admiré la force de tes ailes, l'agilité de tes jambes, la vivacité de ton intelligence. Mets à profit ces précieux dons de la nature, pour veiller sur elles, pour défendre mes filles, pour les empêcher de tomber dans les périls auxquels peuvent être exposées des mouches jeunes et inexpérimentées. Reçois-les de ma main comme un précieux trésor dont tu auras à me rendre compte un jour.

“ Si les circonstances vous mènent à Miapolis, et que vous y rencontriez votre père, dites lui que sa fidèle compagne attend impatiemment son retour au foyer commun.

“ Et maintenant, allons nous reposer pour être forts. Cette nuit, nous dormirons encore ensemble, sous le même toit, mais demain matin, aussitôt que la brume sera dispersée, et que nous aurons pris notre premier repas, vous commencerez votre voyage. Dans vos pérégrinations à travers le monde n'oubliez pas votre mère désolée qui ne cessera de penser à vous, d'appeler sur vous les bénédictions du Ciel”.

## II.—LE VIN

Le lendemain matin, la mère bénit ses enfants, les pressa tendrement sur son cœur avant leur départ et les suivit tristement des yeux longtemps même après qu'elles ne put plus les distinguer dans les airs. Au moment même où les jeunes mouches disparaissaient dans l'espace, un Auvergnat passait jouant sur son orgue l'air : *Gloria Dei*.

— Comme le monde est grand et beau ! exclamait Muscarello ; et ses sœurs enchantées, remplissaient l'air de leurs petits cris de joie, en promenant leurs regards ravis sur les merveilles de la nature qui les entouraient de toutes parts. Elles se disaient entre elles :

— Oh ! que de délicieux souvenirs, que de grandes et douces impressions nous allons amasser pour le temps du repos ! Nous aurons bien des aventures merveilleuses à raconter à nos petits enfants si nous avons le bonheur d'en avoir un jour !

Vers la fin du jour, accablés de fatigues, mais ivres d'enthousiasme et de jouissance, les trois voyageurs établirent leurs quartiers sur un gigantesque sycamore où ils passèrent leur première nuit, protégés contre l'humidité par une feuille. Muscadine, la plus jeune des deux sœurs, qui avait une charmante voix, fit entendre une de ces douces chansons que leur mère avait souvent chantées en les endormant dans leur berceau. Cette mélodie leur rappelait les jours délicieux de leur enfance, et quand le sommeil réparateur eut enfin fermé leurs yeux, des songes amis accoururent en foule et les reportèrent vers le toit maternel où ils avaient passé des jours si heureux, voltigeant et folâtrant sous l'œil protecteur de leur tendre mère.

Le jour suivant, avant de se remettre en route,

les voyageurs prirent un bain réconfortant dans une perle de rosée qui brillait au sommet d'un crin d'herbe. Après s'être séchés au soleil et avoir soigneusement nettoyé leurs ailes, ils reprurent leur vol dans l'espace. Leur course fut soudainement contrariée par une averse, comme ils passaient au-dessus d'un château, et ils se réfugièrent au plus vite dans la somptueuse salle à manger. La table était couverte de magnifiques argenteries et de coupes de cristal, transparentes comme l'eau la plus limpide, ainsi que cela a lieu dans les maisons opulentes. Un domestique, qui était près de la table, remplissant un verre d'un liquide pourpre, le but d'un trait et dit :

— Que mon maître est heureux de pouvoir boire autant qu'il veut d'un si bon vin. C'est du nectar !

Il se versa un nouveau verre et se disposait à le boire, mais il le cacha vite derrière le buffet, en entendant le maître entrer dans la salle.

Muscadine qui était une curieuse petite mouche, regardant le verre, s'écria :

— Quelle belle et riche couleur a le vin ! Il doit avoir aussi un arôme délicieux. J'ai envie d'y goûter.

Muscarello la reprit vivement et lui dit :

— As-tu donc oublié les avis de notre bonne mère qui nous a fait promettre de ne toucher à aucune chose faite par la main de l'homme ?

Muscadine, retroussant son petit nez et relevant ses ailes d'un air suffisant, répliqua :

— Le vin est un produit de la nature, il est fait avec le jus du raisin. As-tu donc oublié la vieille Drone qui venait dîner avec nous le dimanche ? Elle était excessivement gaie, gambadait dans la chambre de la manière la plus comique et m'em brassait follement ; elle chantait des chansons si drôles ! Quand je lui demandais : “ Pourquoi es-tu si gaie, mère Drone ? ” elle me répondait : “ J'ai bu deux gouttes de vin, et cela me rend le cœur léger.” Oui, frère Muscarello, le vin n'est pas autre chose que le jus du raisin. L'homme ne peut pas le falsifier, et malgré ta mauvaise humeur, je veux y goûter.

Sur ces mots, l'imprudente vole vers le bord du verre, plonge sa trompe dans le liquide vermeil, prend un bon coup et retourne vers sa sœur qui la blâme pour sa désobéissance ; Muscarello était très indigné et se disposait à la réprimander, mais il s'arrêta terrifié en voyant la pâleur subite de la malheureuse Muscadine.

Ses yeux accusaient une grande souffrance, son corps était secoué par le frisson qui faisait trembler ses ailes. D'une voix mourante elle soupira “ Mère ! ” et elle tomba sur le dos, les pattes roidies. Ses lèvres firent un dernier mouvement. Muscadine était morte !... *Le vin était falsifié !...*

## III.—LE LAIT

Inconsolables dans leur douleur, Muscarello et Muscabella transportèrent le corps de la pauvre petite Muscadine dans le parc. Ils creusèrent une tombe au pied d'un saule pleureur et y déposèrent le corps de leur sœur qu'ils recouvrirent d'une feuille pour l'empêcher d'être dévoré par les bêtes sauvages, comme les moineaux et les lézards, toujours à la recherche d'une proie facile. Alors, ils quittèrent tristement le lieu funèbre où reposait pour toujours leur bien-aimée sœur qui leur avait été ravie si soudainement. La nuit suivante fut longue et douloureuse, remplie des rêves les plus pénibles. Au milieu des sanglots, ils commencèrent à parler de leur chère Muscadine, se rappelant sa gaieté, sa gentillesse, sa grâce et même sa coquetterie mutine toute pleine d'attraits. Ils se représentaient la douleur navrante de leur mère à cette nouvelle fatale. Jamais, non jamais il n'avait existé d'aussi misérables petites Mouches. Cette nuit presque sans sommeil avait brisé le frère et la sœur, mais ils avaient hâte de quitter des lieux aussi funestes, et aussitôt que le soleil parut, ils reprurent le cours de leur voyage. Echangeant à peine de temps à autre une rare parole, ils cheminaient mornes et silencieux, insouciantes des scènes splendides qu'offrait la Nature et qui les avait d'abord tant émerveillés.

Ils prirent leur premier repos dans une ferme qui se trouvait sur la limite d'un petit village.

Dans la cour, il y avait des hommes qui, sous la direction du maître de la ferme, étaient occupés à emplir de grands vaisseaux en ferblanc avec du lait destiné aux habitants de la ville voisine. L'écume blanche comme la neige qui rejaillissait sur les bords des vases paraissait d'une pureté irréprochable et appétissante. Muscabella, qui était épuisée de faim, de soif et de fatigue, ne put résister à la tentation d'y goûter. Elle dit à Muscarello :

—Je veux en boire un peu, car il n'est pas falsifié comme le vin. L'homme le plus dépravé n'oserait pas falsifier le lait. Quant à la bonne et honnête vache, elle est certainement incapable de commettre un tel crime.

Et sans attendre la réponse de son frère, elle vole, boit et revient. Mais elle était à peine arrivée à côté de lui qu'elle s'écrie :

—Oh ! que j'ai froid ! mon cœur est comme un morceau de glace et mes yeux se troublent ! Dis à notre mère . . . .

La pauvre Muscabella ne put achever, elle était morte . . . . *Le lait était falsifié !*

#### IV.—LE POISON

Muscarello était anéanti par cette nouvelle catastrophe, et il se demandait comment tant de calamités pouvaient retomber sur lui. Dans sa douleur, il s'adressa à quelques petits insectes qui vauquaient sur un vieux mur de pierre, proche de la crevasse qui leur servait de demeure. Il les pria de l'assister pour enterrer décentement sa sœur. Quoique ces animaux eussent une apparence misérable, ils possédaient un cœur bon et compatissant pour la détresse des autres, car eux aussi, avaient connu les chagrins, et ils étaient accoutumés au malheur. Pieusement ils portèrent le corps de Muscabella dans sa tombe creusée à l'ombre d'un chêne. Muscarello, les yeux pleins de larmes, les remercia pour leur généreuse assistance, puis il retourna à la ferme sans même se rendre compte de ce qu'il faisait, car l'excès de sa douleur avait paralysé toute sa pensée. Il murmurait :

—Que répondrai-je donc à ma mère quand elle me demandera : Où sont tes sœurs, Muscarello ? Je voudrais être anéanti, plutôt que de retourner à la maison sans mes sœurs. Je suis fatigué de la vie ! Je veux mourir ! . . . .

Il fut distrait de ses sombres pensées par l'arrivée du fermier qui paraissait violemment surexcité. Il tenait à la main un jambon dont la meilleure partie avait été rongée par les rats. Jetant le jambon sur la table, il dit à sa femme :

—Il faut que cela finisse ! Les rats dévorent tout dans la cave. Va tout de suite chez le pharmacien et achète-moi du poison pour les rats. Mais il me faut une bonne drogue, la meilleure qu'il puisse vendre, car je veux les exterminer jusqu'au dernier.

La fermière partit laissant son mari tempêter, vociférer contre les rats du monde entier. Muscarello, qui avait tout vu et tout entendu de l'endroit où il s'était réfugié se répétait en lui-même.

—Oh, comme je suis fatigué de la vie !

Bientôt, la femme du fermier fut de retour et elle déposa sur la table un paquet assez semblable à un morceau de savon.

—La drogue que j'ai achetée, dit-elle à son mari, est une nouvelle préparation qui surpasse tout ce qui a jamais été offert au public. Le pharmacien m'a affirmé que ce poison contient de l'arsenic, de la strychnine, de l'acide prussique et d'autres ingrédients plus forts encore. Il ajoute qu'il est si puissant et en même temps si prompt, que si même un éléphant en prenait gros comme la pointe d'une aiguille, il serait foudroyé à l'instant.

—Bon, pensa Muscarello, à présent j'ai mon affaire. Il faut que je mette fin à ma misérable existence. Un poison assez fort pour exterminer les rats et pour tuer un éléphant doit être suffisant pour avoir raison d'une pauvre petite créature telle que moi.

Le souvenir de sa mère chérie ne peut l'arrêter dans sa funeste résolution. Il pense bien aussi un instant à une petite mouche bleue qui est jeune et gentille et avec qui il a autrefois passé de délicieux moments derrière les rideaux d'une fenêtre. Avec elle, il aurait pu écouler des jours heureux

entouré de nombreux enfants dont il aurait soigné l'éducation et qui auraient été sa consolation et ses soutiens dans la vieillesse. Mais il repousse bien vite loin de lui ces mirages enchantés et vole vers la table où l'attire la drogue fatale. Son désespoir redouble ses forces. Il mord avidement au gâteau et volontairement il se donne la mort. Ayant mangé le poison qui doit mettre fin à ses souffrances, il retourne vers l'endroit où il avait trouvé un refuge, près d'une fissure dans laquelle il espère tomber en mourant, afin de ne pas devenir la proie des araignées qui tendent leurs filets au plafond.

À présent qu'il n'a plus rien à espérer dans ce monde de misère, le malheureux Muscarello attend avec résignation le moment suprême ! . . . .

Il attendit longtemps, mais la mort ne vint pas, car . . . . LE POISON ÉTAIT FALSIFIÉ !

OCT. CUISSET.

Traduction libre.

### NOS GRAVURES

#### LA FRÉGATE FRANÇAISE " REDOUTABLE "

Le *Redoutable*, un des vaisseaux de guerre de l'escadre française en évolution actuellement à Toulon, a été construit en 1876. Il se compose de fer et d'acier, mesure 318 pieds et deux pouces de long et 64 pieds de large, ayant un déplacement de 9,200 tonnes, et ayant un tirant d'eau de 25 pieds six pouces. Les machines sont de la force de 6,071 chevaux, et font mouvoir deux hélices qui donnent au navire une rapidité de 1,466 nœuds à l'heure.

Il emmagasine 510 tonnes de charbon, ce qui lui suffit pour parcourir une distance de 2,800 milles à raison de 10 nœuds à l'heure. La coque est protégée par une cuirasse en fer plaqué de 14 pouces d'épaisseur et la batterie centrale par une cuirasse de 9 pouces. La batterie centrale est montée de 8 canons rayés de 24 tonnes, se chargeant par la culasse, dont le calibre est de 27 centimètres de diamètre.

Les canons, montés en barbottes ; sont au nombre de six, avec un calibre de 14 centimètres de diamètre. Le navire porte en outre douze mitrailleuses et quatre canons à torpilles.

#### LES CHINOIS CHEZ EUX

Les idées, les usages, la manière de sentir et de juger, diffèrent complètement d'Occident en Orient.

En Canada, quand nous rencontrons un ami, nous lui serrons cordialement la main ; le Chinois, lui, s'avance au contraire, en tenant les poings fermés et en serrant ses mains l'une contre l'autre. Dans une visite, l'Européen ôte son chapeau ; le Chinois garde le sien sur la tête. Chez nous, c'est par la soupe, puis par la viande ou le poisson que commence le dîner, qui se termine d'ordinaire par les fruits et les liqueurs ; en Chine, le repas commence par les liqueurs et les fruits, pour finir par la soupe et par le poisson. Le deuil des Chinois se porte non pas en noir, mais en blanc, et pour ensevelir leurs morts, ils ne trouvent jamais de couleur assez gaie, sans toutefois employer le blanc. En Europe, les mariées se mettent en blanc ; cette couleur est, au contraire, interdite aux épousées chinoises. Celles-ci, au lieu d'avoir à leurs noces, comme chez nous, de jeunes demoiselles d'honneur, au visage frais, à la robe virginale, n'ont pour escorte que de graves matrones tout de noir habillées. La jeune mariée est heureuse d'aller faire un voyage de noces au bras de celui qu'elle a choisi pour époux ; l'épousée chinoise passe le premier mois enfermée avec son mari, ce qui a au moins cet avantage que ses amies peuvent la trouver, quand elles viennent pour lui rendre visite et pour la féliciter.

En Chine, le nom de baptême ne précède pas le nom propre ; il le suit. Pour embrasser sa tendre progéniture, une mère chinoise ne porte pas l'enfant à ses lèvres, mais à son nez, comme si c'était une fleur dont elle voudrait aspirer le parfum. Quand un écolier récite sa leçon, il ne se présente pas à son maître de face ; il lui tourne le dos. Le

livre que ce maître tient à la main est l'inverse de tout ce que nous sommes habitués à voir en Europe, en fait de livres ; il commence par la fin ou, du moins, par ce qui, chez nous, est la fin. La pagination ne se trouve pas en haut, dans le coin à droite, mais aussi près que possible du bas de la page. Par contre, les notes sont placées en haut, et non pas en bas ; le titre général est sur la marge de chaque feuillet, et, pour lire le contenu du livre, il faut procéder de droite à gauche.

On le voit, entre nos usages et ceux des Chinois, entre nos idées et les leurs, il y a un abîme. Tandis qu'ils sont, pour nous, la nation arriérée par excellence, le peuple immobilisé dans une routine absurde, nous sommes, à leurs yeux, de purs barbares.

Notre gravure représente très exactement les types populaires et les intérieurs des maisons, dessinés d'après des documents pris sur nature. La brouette à voile, le marchand de jouets, le marché, le café, les fumeurs d'opium, la barque, les écrivains publics, les tombeaux que nous représentons donneront à nos lecteurs une idée de cette civilisation toujours curieuse à étudier.

#### LE CHEMIN DE LA VIE

Il n'y avait autrefois dans mon petit village que deux " ceintures bleues ", comme on appelait les élèves de collège : Wilfrid, et moi. Inutile de dire que nous étions les meilleurs amis du monde, que nous passions nos vacances ensemble, et que nous ne nous séparions jamais sans regret. J'ai oublié de vous dire que nos parents, pour une raison ou pour une autre, nous avaient placés dans des collèges différents.

On se consolait assez d'une séparation de dix mois, mais on n'aurait guère pu passer une journée sans se voir pendant les vacances. C'était un frère pour moi, j'étais un frère pour lui.

Au collège, Wilfrid était aussi dissipé que bon travailleur. Brave et généreux cœur, il était aimé de la plupart de ses confrères et craint des autres : c'était un bon moyen d'être en paix avec tout le monde. Toujours le premier à l'ouvrage, il n'était jamais le dernier au jeu, et le soir quand dormait le gardien du dortoir, escapades au dehors, promenades dans le village, longues rêveries au bord de la petite rivière, et le lendemain la férule, la terrible férule et des punitions à n'en plus finir. Puis, dans les dernières années, petits billets doux écrits à la jeune élève qui ne manquait jamais de venir les chercher au pied du mur du couvent : rencontres dans le parc à l'heure où l'on dîne, promesses d'amour, serments de fidélité . . . .

Le temps si bien employé passe très vite, même au collège ; le jour des adieux arriva.

Ils étaient douze sur la scène, douze *finissants*, et moi, noyé dans la foule, je suivais avec curiosité les différentes émotions qui se traduisaient sur leur figure. J'étais ému, j'avais passé par là, moi aussi.

Le discours d'adieu fut solennel et touchant ; Wilfrid parlait avec chaleur, tandis que ses yeux mouillés de larmes, cherchaient Maria.

Pauvre jeune fille ! elle était triste, elle aussi.

La foule s'écoula lentement ; les jeunes élèves, deux mois de vacances au soleil, s'élançèrent au dehors en poussant des cris de joie. Wilfrid me prit par le bras et me conduisit vers Maria.

—Tu pars, lui dit-elle.

—Oui, c'est vrai, mais je t'aimerai toujours toujours.

—Moi aussi ! répondit Maria, avec des larmes pleins les yeux . . . .

Puis la vapeur siffla, un panache de fumée s'éleva dans les airs . . . . Adieu !

\* \*

Etrange est la destinée, impénétrables sont les secrets de l'avenir.

Deux mois après, Maria recevait de son fiancé une longue lettre se terminant par ces mots :

" Nous nous aimons trop, et la vie est trop courte. Pour quelques années de bonheur en ce monde, ce serait folie de risquer le bonheur éternel.

" Je t'aime ! nous nous marierons au ciel.

" WILFRID "



Wilfrid partait le lendemain pour la communauté des... lorsqu'il reçut la lettre suivante :  
 " Je t'aime bien, moi aussi. Nous nous reverrons au ciel, j'entre demain dans un couvent. " MARIA "

Ils s'étaient compris tous deux, ils s'étaient aimés, et maintenant ils sont partis, partis pour toujours.

\* \*

Il y a dans les collèges une foule de jeunes gens pauvres, sans parents, sans amis, l'avenir pour eux est bien sombre, et ils prévoient avec angoisse les obstacles de tout genre qui les attendent dans la vie. Eh bien ! quand on demandera des hommes courageux pour aller vivre au milieu des peuplades sauvages, prêcher l'évangile et braver la mort, ils ne partiront pas, eux. Ce sera lui, le jeune homme riche, aimé, chéri de tout le monde ; lui qui peut espérer un brillant avenir, ce sera lui qui partira.

Au chevet des malades, des pestiférés, dans les hôpitaux, dans les rues de la ville, mendiant pour les pauvres, vous reconnaîtrez Maria, la jeune fille élevée dans les raffinements du luxe et de la richesse, vous reconnaîtrez la jeune fiancée.

Qu'importe les larmes d'une mère, le sombre désespoir d'un père. Qu'importe les misères qui attendent le missionnaire et les privations et les dangers qui attendent la sœur de charité ? La vie est courte et le ciel est là-haut !

Il n'y a que la doctrine catholique pour engendrer de tels sacrifices et de tels dévouements.

Pauvre Wilfrid ! J'étais présent lorsque tu fis tes adieux à ta mère et à tes compagnons d'enfance, j'étais à côté de toi lorsque tu récitais la dernière prière dans la petite église de notre village. Tu souriais de bonheur, et moi je pleurais.

Nous nous aimions bien autrefois, mais la destinée nous a séparés, nous avons embrassé une carrière bien différente... Mais ne se ressemblent-elle pas un peu. Missionnaire et journaliste : n'est-ce pas toujours le combat et la lutte ! Pourtant, ta parole fera toujours le bien et ne prêchera jamais l'erreur, et moi j'ai peut-être déjà terni des réputations, jeté la honte et l'opprobre dans quelques familles. Et quand je te vois avec un long chapelet pendu à ta ceinture et un brillant crucifix, je comprends alors l'abîme immense qui nous sépare.

Mais l'amitié a des droits et des obligations, et quand la parole du missionnaire, inspirée par le Dieu du calvaire, répandra la lumière et le pardon sur les âmes égarées, la plume du journaliste devenue moins acerbe et moins aigüe, saura trouver des expressions plus douces et plus charitables pour combattre l'adversaire et comprendra elle aussi son apostolat.

*Mathias Filion*

Chronique des voyages et de la géographie

LA PÊCHE DE LA MORUE.—Toutes les goélettes employées pour la pêche d'Irlande étant rentrées à Dunkerque, voici les résultats de cette campagne : Quatre-vingt-un navires ont rapporté 39,070 tonnes de morue. En 1888, la pêche avait été seulement de 32,000 tonnes et de 37,581 en 1887.

\* \*

UNE COUTUME BARBARE.—Il ressort d'un article du *Chen-Pao* que la coutume d'immoler les veuves à la mort du mari est encore florissante dans un grand nombre de provinces de Chine, en particulier dans la préfecture de Fou-Chou. Ce sont les parents de la victime qui la tuent par strangulation. Il arriverait le plus souvent que cette dernière n'est nullement consentante.

\* \*

L'EUROPE EN AFRIQUE.—D'après un relevé que vient de faire la Société de géographie sur les derniers renseignements fournis sur l'Afrique centrale, on constate aujourd'hui que, sur environ trente millions de kilomètres carrés que contient l'Afrique entière, il n'y en avait plus, au 1er janvier 1889, que dix millions qui n'ont pas encore été réclamés par une puissance européenne ; et il faut ajouter que plus de la moitié de cette superficie constitue le désert du Sahara.

\* \*

ESPAGNE.—L'émigration devient formidable en Espagne.

De toutes les provinces partent, chaque quinzaine, des milliers d'habitants à destination de Buenos-Ayres. Le pays est pauvre ; des agents envoyés par la République Argentine font une propagande telle que l'Espagne se dépeuple. Le chiffre des émigrants de ces derniers six mois dépasse huit cent mille. C'est en vain que la presse pousse des cris d'alarme et qu'elle publie chaque jour des lettres désolantes émanant de Basques, Andaloux, qui sont au désespoir et qui meurent de faim dans ce prétendu Eldorado. Les malheureux, que la soif de l'or aveugle, s'imaginent à tort qu'il suffit d'arriver au pays argentin pour y devenir riches, convaincus qu'ils vont faire fortune en six mois.

\* \*

KOUANG-SI (Chine).—M. Humbert, des Missions Etrangères de Paris, écrit à sa famille :

" Je vais vous donner quelques détails sur mon habitation et sur le régime des missionnaires du haut Kouang-si. Ma maison est construite en terre ; les murs sont recouverts en tuiles, ce qui, pour le pays, est un grand luxe, car toutes les autres maisons sont recouvertes en chaume. Il y a trois corps de bâtiment : j'habite celui du milieu. A gauche se trouve une aile qui sert de cuisine, d'écurie et d'habitation à une jeune fille qui instruit les femmes du pays ; à droite se trouve une salle qui peut servir d'école, de dortoir et de salle à manger. Je vous assure que le tout n'est pas luxueux. En face du milieu du bâtiment se trouve la chapelle que je fais réparer actuellement, car ses murs de terre rouge ne sont pas solides, il leur prend fantaisie de s'élargir outre mesure, et, par-ci par là, se trouvent des fissures à travers lesquelles on passerait un bras.

" Quant à la nourriture, elle est bien pauvre ! Mgr Foucard, en partant, m'avait déjà prévenu ; mais franchement, je ne croyais pas trouver si peu. Pas un seul légume ni un seul fruit. Dans le bas Kouang-si, on trouve encore des o anges, des pipas (espèces de poires,) d'énormes pamplemousses, mais ici rien de tout cela, il n'y a que des bambous coupés en très petits morceaux et qui, une fois séchés au soleil, nous sont servis cuits à l'eau. C'est la vie des Trappistes jointe à la vie apostolique. Enfin, avec ces bambous, nous avons du lard salé ! et voilà tout..."

PRIMES DU MOIS DE JANVIER

LISTE DES NUMÉROS GAGNANTS

Le tirage des primes pour les numéros du mois de JANVIER, a eu lieu le 1er février, dans la salle de l'Union Saint-Joseph, coin des rues Ste-Catherine et Sainte-Elizabeth.

Trois personnes choisies par l'assemblée ont surveillé le tirage qui a donné le résultat suivant :

1er prix	No. 12,243	...	\$50.00
2e prix	No. 27,383	...	25.00
3e prix	No. 2,530	...	15.00
4e prix	No. 12,016	...	10.00
5e prix	No. 3,864	...	5.00
6e prix	No. 10,431	...	4.00
7e prix	No. 22,815	...	3.00
8e prix	No. 28,481	...	2.00

Les numéros suivants ont gagné une piastre chacun :

144	4,905	13,398	17,176	21,555	24,770
204	5,309	13,873	17,316	22,032	25,130
211	5,835	14,249	17,575	22,065	25,303
222	6,174	15,004	17,801	22,076	26,114
623	7,517	15,084	17,928	22,261	26,838
885	8,718	15,225	18,055	22,424	28,044
995	8,969	15,636	18,325	22,519	28,209
1,025	9,441	15,705	18,327	22,982	29,356
1,097	9,799	15,877	18,802	23,161	29,882
1,707	10,647	16,056	19,069	23,262	30,472
2,086	10,929	16,059	19,355	23,686	30,607
2,170	11,096	16,638	20,452	23,965	31,662
2,787	12,880	16,671	20,578	24,205	31,740
3,390	13,105	17,032	21,220	24,710	31,779
3,742	13,115				

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des copies du MONDE ILLUSTRE, datées du mois de janvier, sont priées d'examiner les numéros imprimés en encre rouge, sur la dernière page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous envoyer le journal au plutôt, avec leur adresse afin de recevoir la prime sans retard.

Nos abonnés de Québec pourront réclamer le montant de leurs primes chez M. F. Béland, No 264, rue Saint-Jean, Québec.

Un diamant sur une femme laide, c'est un phare sur un écueil.—PIERRE MILLE.

Les plus gros diamants.—Voici les pesauteurs, en carats, des plus gros diamants connus : Kohinoor, 106 ; Etoile du Sud, 125 ; le Regent, 137 ; Orloff, 193 ; Rajah de Matan, 367. Aucun de ces diamants ne vaut moins de cinq cent mille piastres

Livre anglais.—Le premier livre imprimé, avec date, en Angleterre, est : " *Dictees and Sayings of the Philosophers,*" *enprynted by me, William Caxton, at Westmestre, the yere of our Lord, m,ccc, lxxvij,* (imprimé par moi, William Caxton, à Westminster, en l'an de Notre-Seigneur 1477.)

La langue anglaise.—Shakespeare, qui a été le plus grand écrivain anglais, s'est servi de 16,000 mots, et Milton en a employé 8,000.—Une personne ayant une éducation universitaire n'emploie rarement plus de 4,000 mots, et une autre ayant une éducation ordinaire peut écrire tout ce qu'elle désire avec 500 mots.—Dans les campagnes, on ne se sert rarement plus de 200 mots. Mais si un homme lit les journaux et un peu de littérature, il lui faut connaître au moins 2,000 mots.

Poids de différentes choses au pied cube.—

Alcohol.....	49 livres	Plomb.....	709 livres
Brandy.....	58 —	Lait.....	64 —
Cuivre.....	543 —	Or.....	1203½ —
Bière.....	65 —	Argent.....	625½ —
Sang.....	66 —	Mortier.....	110 —
Brique.....	102 —	Boue.....	102 —
Liège.....	15 —	Marble.....	169 —
Charbon.....	50 à 56 —	Huile de lin.....	59 —
Cidre.....	64 —	Platine.....	1219 —
Terre.....	94 —	Acier.....	487½ —
Foin pressé.....	25 —	Pierre ordinaire.....	158 —
Foin en bottes.....	9 —	Sable.....	128 —
Miel.....	90 —	Fer blanc.....	455 —
Fonte.....	450 —	Goudron.....	63 —
Eau.....	62 —	Vinaigre.....	67 —
Glace.....	57½ —	Zinc.....	428 —

Grands hommes.—François de Salignac de la Mothe Fénelon naquit en 1651, au château de Fénelon, en Perigord (Dordogne). A peine sorti du séminaire, il fut chargé de diriger l'établissement des *Nouvelles Catholiques*, pour lesquelles il écrivit son excellent *Traité de l'éducation des filles*. Envoyé plus tard par Louis XIV dans le Poitou pour le pacifier, il obtint, grâce aux éminentes qualités de son cœur et de son esprit, un succès tel que le roi le nomma, en 1689, précepteur de son petit-fils, le duc de Bourgogne. En 1693, il entra à l'Académie Française et, en 1695, fut nommé à l'archevêché de Cambrai, où il se retira quelques années après, et, grâce à son ardente charité, se fit vénérer et chérir de tous ceux qui l'approchèrent. Fénelon est l'auteur de *Télémaque*, *Dialogue des Morts*, *Traité de l'Existence de Dieu*, et aussi un grand nombre d'autres ouvrages ; il mourut en 1715.

Massillon, né en 1663, à Kyènes (Provence), était fils d'un notaire qui le destinait à lui succéder, et qui ne consentit qu'après beaucoup d'instances à lui permettre de suivre son goût irrésistible pour la prédication. Il entra, en 1681, chez les Oratoriens, où il avait fait ses premières études, fut bientôt appelé à Paris, et en 1699 prêcha pour la première fois à Versailles et produisit une sensation extraordinaire. Masillon s'adressait beaucoup plus au cœur qu'à l'esprit. Il se montre profond dans la science du cœur, et à ce mérite il ajoute celui d'un style plein de charme. On admire surtout son *Petit Carême*, recueil de sermons qu'il prêcha en 1717. Nommé cette même année à l'évêché de Clermont, il y mourut en 1743 ; il était entré à l'Académie française en 1719.

J. ALCIDE CHAUSSÉ.



**VARIÉTÉS**

Le fromage (au beurre).—Comment est ta santé ce matin ?  
Le beurre.—Je suis plus fort qu'hier, merci ; et toi, t'amuses-tu ?  
Le fromage.—Assez, je fais des vers.

Dans les ch rs :  
Monsieur sympathique, (à un voisin).—Vous me paraissez avoir une mauvaise toux, monsieur ? Le voisin, (un grognard).—Je n'ai pas pu en avoir de meilleure.

Le professeur.—John, de quoi sont faites vos chaussures ?  
L'élève.—De cuir monsieur.  
Le professeur.—Et avec quoi est fait le cuir ?  
L'élève.—Avec de la peau de bœuf.  
Le professeur.—Ainsi, la chaussure que vous avez, d'où vient-elle ?  
L'élève.—De papa, monsieur.

—Est-ce donc vrai que vous vous remariez ?  
—Certainement.  
—Et avec qui ?  
—La sœur de ma défunte femme.  
—Est-elle jolie ?  
—Non.  
—Riche ?  
—Pauvre comme le sel.  
—Mais alors ?...  
—Pour vous dire la vérité, mon ami, je ne voulais pas changer de belle-mère.

Il arrive ce soir-là un peu plus tard et un peu plus ému que de coutume.  
Elle.—Je suis certaine que tu es parti le dernier.

Lui.—C'est vrai, pauvre femme, que veux-tu ?  
Elle.—Tu devrais avoir honte ; un homme marié et toujours partir le dernier !  
Lui, (cherchant une excuse).—Ce n'est pas de ma faute, si je pars le dernier ; je ne peux pas garder les autres plus longtemps.

**RECREATIONS DE LA FAMILLE**

No 558.—FANTAISIE ANAGRAMMATIQUE  
Retrouver par la décomposition de la phrase suivante, le nom d'un homme célèbre dans l'histoire de Paris.

**CRAINTE LE MENE**

No 559.—CHARADE

Tout là-bas, dans le bocage  
C'est lui qui chante un refrain  
Lui, mon Entier, le vilain  
Qui déserte ainsi sa cage.

J'aimais bien son coquetage,  
Le Deux de son cri mutin  
Il est parti ce matin  
Adieu, méchant, bon voyage !

Peut-être reviendrait-il  
Aux premiers coups de fusil  
Sur le bel Un de la plaine.

Son théâtre, à lui, sa scène,  
Egayer la chatelaine  
De son gracieux babil !

**SOLUTIONS**

No 556.—La distance des nuages à la terre varie selon les latitudes depuis 300 à 400 mètres, jusqu'à 2.000 mètres au moins. En été, les stratus sont à 800 mètres dans nos régions. D'après des mesures faites récemment à Upsal, les cumulus seraient à 1.800 mètres, les nimbus à 1.500 mètres, les faux-cirrus à 4.000 mètres, les cirro-cumulus à 6.400, les cirrus à 8.800 mètres. Il n'y aurait plus aucun nuage au delà de 12.500 mètres.  
No 557.—Le mot est : jarretière.

**ONT DEVINE :**

Henri Rolland St-Jérôme ; Mlle N. E. Dupuis, Montreal ; Dame C. Roy, Côte-des-Neiges ; Raoul Vézina, Montreal ; Mlle Ernestine Lamontagne, Québec ; J. R. Hupé, Montréal.

**AVIS AUX MERES.** LE SIROP CALMANT DE MME WINSLOW pour la dentition des enfants, est le médicament recommandé par les principaux médecins des États-Unis, et il est employé avec avantage depuis quarante ans par des millions de mères pour leurs enfants. Pendant les progrès de la dentition sa valeur est incalculable. Il soulage l'enfant de toute douleur, guérit la dissenterie et la diarrhée, les douleurs d'entrailles et le borborygme. Il donne du repos à la mère en donnant la santé à l'enfant. Prix : 25 cents la bouteille.

**HENRI LARIN,**  
PHOTOGRAPHE  
2202 -- RUE NOTRE-DAME -- 2202

14516

**JOHNSTON'S FLUID BEEF**

**LE JOHNSTON'S FLUID BEEF**

mêlé à un peu d'eau bouillante fait un Brevage rechauffant et nutritif.

Dans la saison froide il n'y a rien de meilleur pour vous réchauffer et vous tenir dans un agréable état de confort.

FUMEZ LE NOUVEAU

**5 CTS NECTAR 5 CTS**

CIGARE DE L'UNION

FAIT A LA MAIN, PUR HAVANE,

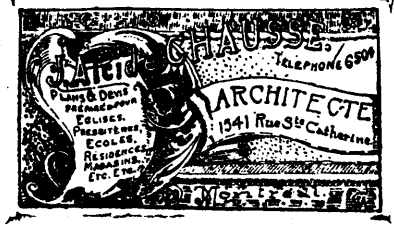
**E. N. CUSSON, FABRICANT**

MONTREAL.

**HOTEL DU CANADA**

A. C. SABOURIN, propriétaire  
Coin des rues Saint-Gabriel et Sainte-Therese  
MONTREAL

Ses lunchs à 25 cents sont des meilleurs à Montréal.



**CASTOR FLUID**

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraichissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cts la bouteille

**HENRY R. GRAY,**  
Chimiste-pharmacien,  
144, rue St-Laurent.

**TROUVE**

L'EAU SAINT-LEON est le bourreau que exterminé la Dyspepsie, la Constipation, le Rhumatisme, Maladie du Foie et des Reins.  
Faites-en un usage constant et vous jouirez d'une bonne santé.

**Cie D'EAU DE SAINT-LEON**

54, PLACE VICTORIA

**E. MASSICOTTE & FRERES**

SEULS PROPRIETAIRES

Téléphone 1432

**VICTOR ROY,**

ARCHITECTE

26 RUE ST-JAQUES, MONTREAL

La Compagnie d'Assurance  
**NORTHERN OF ENGLAND.**

Capital..... \$15,000,000  
Fonds accumulés..... 17,106,000

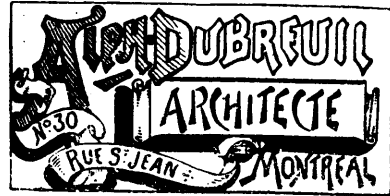
BUREAU GÉNÉRAL POUR LE CANADA

1724 NOTRE-DAME, MONTREAL

ROB. W. TYRE, Gérant.

AGENTS POUR LA VILLE

ELZEAR LAMONTAGNE JOSEPH CORBEIL



**SCIENTIFIC AMERICAN**  
ESTABLISHED 1845.

Is the oldest and most popular scientific and mechanical paper published and has the largest circulation of any paper of its class in the world. Fully illustrated. Best class of Wood Engravings. Published weekly. Send for specimen copy. Price \$3 a year. Four months' trial, \$1. MUNN & CO., PUBLISHERS, 361 Broadway, N. Y.

**ARCHITECTS & BUILDERS**  
Edition of Scientific American.

A great success. Each issue contains colored lithographic plates of country and city residences or public buildings. Numerous engravings and full plans and specifications for the use of such as contemplate building. Price \$2.50 a year, 25 cts. a copy. MUNN & CO., PUBLISHERS.

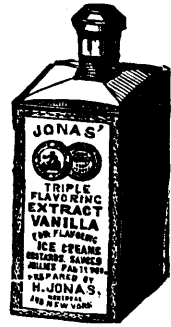
**PATENTS** may be secured by applying to MUNN & CO., who have had over 40 years' experience and have made over 100,000 applications for American and Foreign patents. Send for Handbook. Correspondence strictly confidential.

**TRADE MARKS.**

In case your mark is not registered in the Patent Office, apply to MUNN & CO., and procure immediate protection. Send for Handbook. COPYRIGHTS for books, charts, maps, etc., quickly procured. Address MUNN & CO., Patent Solicitors, GENERAL OFFICE: 361 BROADWAY, N. Y.

**Saint-Nicolas,** journal illustré pour garçons et filles, paraissant le 1<sup>er</sup> de chaque semaine. Les abonnements partent du 1<sup>er</sup> décembre et du 1<sup>er</sup> juin. Paris et départements, un an : 18 fr ; six mois : 10 fr ; Union postale, un an 20 : fr. ; six mois : 12 francs. S'adresser à la librairie Ch. Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris (France).

**ETABLIE EN 1870**



Nous avons le plaisir d'annoncer que nous avons toujours en magasin les articles suivants :

Les triples extraits culinaires concentrés de JONAS

Huile de Castor en bouteilles de toutes grandeurs

Moutarde Française Glycerine, Collefortes.

Huile d'Olive en demi pintes, pintes et pots.

Huile de Foie de Morue, etc., etc.

**HENRI JONAS & CIE**

10—RUE DE BRESOLES—10

Bâtisses des Sœurs)

MONTREAL



Voici le véritable J. E. P. Racicot, inventeur, propriétaire et manufacturier des célèbres Remèdes Sauvages, 1434, rue Notre-Dame, à l'enseigne du Sauvage.

Montréal, 9 mai. CERTIFICAT.—Moi, soussigné, je certifie que pendant six mois j'ai été malade d'une démanaison et d'urticaire aux bras d'une souffrance terrible, j'ai été guéri par les Remèdes de J. E. P. RACICOT, propriétaire et fabricant de remèdes sauvages, dans l'espace de trois semaines, au No 1434, rue Notre-Dame, à l'enseigne du Sauvage

A. LAFERRIERE, typographe, No 11, Saint-Etienne, Côteau St-Louis.  
On trouvera les mêmes remèdes au No 25 rue St-Joseph, Québec, et au No 9, rue Duont, Sherbrooke.

**SANS PEUR ET SANS REPROCHE**

SAVONS MEDICAUX

DU

**DR V. PERRAULT**

Ces savons, qui guérissent toutes les Maladies de la peau, sont aujourd'hui d'un usage général. Des cas nombreux de démangeaisons, dartres, hémorroïdes, etc., réputés incurables, ont été radicalement guéris par l'usage de ces Savons.

NUMÉROS ET USAGES DES SAVONS

Savon No 1—Pour démaner les ongles de toutes sortes.  
Savon No 5.—Pour toutes sortes de dartres.  
Savon No 8.—Contre les taches de rousse et le masque.  
Savon No 14.—Surnommé à juste titre savon de beauté, sert à embellir la peau et donner un beau teint à la figure.  
Savon No 17.—Contre la gale. Cette maladie essentiellement contagieuse disparaît en quelques jours en employant le savon No 17.  
Savon No 18.—Pour les hémorroïdes. Ce savon a déjà produit les cures les plus admirables, et cela dans les cas les plus chroniques. Ces savons sont en vente chez tous les pharmaciens. Expédiés par la poste sur réception du prix (25 cents).

ALFRED LIMOGES,  
Saint-Eustache, P. Q.



**OR PLAQUÉ SOLIDE.**

Afin d'introduire nos montres et autres bijouteries pour 60 jours nous enverrons ce beau jour d'or fin plaqué à aucune adresse sur reçu de 32 cent en timbre de Post; et aussi enverrons sans autres charges notre grand catalogue de montres et bijouteries &c. avec des termes très avantageux aux Agents. Ce jour est d'une qualité très fine et garanti de durer des années et soutenir l'essai de l'acide, est offert pour 32 cent pour 60 jours seulement. Envoyez votre ordre immédiatement et vous recevrez un jour volant \$2.00 pour 32 cent. CANADIAN WATCH AND JEWELRY CO. 69 & 71 Adelaide St., East Toronto, Ont.

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

MONTRÉAL, 8 FÉVRIER 1890

## LE REGIMENT

PROLOGUE

MARIÉE PAR ORDRE.—(Suite)

II

Il arrivait dans un hameau, s'installait dans un coin de campagne de façon à ne gêner personne et la hotte sur le dos partait pour ramasser dans les villages, les fermes, les châteaux, les casseroles à rétamé. Il revenait alors à sa voiture, chez lui, disait-il, et se mettait à la besogne, fondant les cuillers, rendant brillantes comme de l'argent les fourchettes de fer noirci par un long usage, réparant les batteries de cuisine, travaillant du matin au soir, chantant, bien portant, toujours gai.

Sa femme était morte depuis deux ou trois ans et c'avait été pour lui un gros chagrin. Heureusement, elle lui avait laissé une fille qui n'avait guère que quatre ans lorsque commence notre récit. Elle s'appelait d'un nom fort joli, ma foi : Marjolaine, mais qui n'a pas de représentant sur le calendrier. Pourquoi Marjolaine ?

Quelques jours après sa naissance, elle était née dans la petite voiture arrêtée ce jour-là au milieu d'un adorable paysage des bords de la Creuse, dans l'Indre, la mère s'était écriée, en tendant la petite à son mari qui rétamait :

—Eh ! l'homme, sens donc la petite, c'est drôle.

—Elle sent bon, tiens, fit Routard.

—Elle sent la marjolaine. C'est drôle, la pure marjolaine.

Et son joli nom vint de là. Marjolaine ne quittait pas son père. Partout où le conduisait son métier vagabond elle le suivait. Il l'adorait. Elle avait quatre ans, mais cette libre vie de plein air allait bien à sa nature sans doute, car elle était vigoureuse, grande comme une fillette de six ou sept ans, raisonnable déjà et sérieuse et entendue aux petits soins du ménage. Très jolie avec cela, les cheveux bruns,

la peau brune, les cils et les sourcils très noirs et là-dessous des yeux bleus d'une exquise douceur.

Le père Routard, ce jour-là, avait travaillé depuis le matin auprès de sa fille. Il avait de l'ouvrage pressé. Il n'avait guère bougé de sa chaise, assis devant son fourneau et son tablier de cuir étalé sur sa poitrine et sur ses genoux. Le lendemain il fallait repartir.

Vers le soir Marjolaine alluma un poêle posé en plein air et plaça dessus une casserole où mijota doucement le reste d'une soupe aux choux encombrée de pommes de terre, qui avait eu les honneurs du déjeuner du matin. Mais presque aussitôt, elle dit :

—Père, nous n'avons plus de bois

—Diable, je n'ai guère le temps d'aller faire une

bourrée de branches mortes. Pourtant, le charbon coûte cher.

—Veux-tu que j'y aille, père ?

—Tu te perdras.

—Non, je ne m'éloignerai pas. J'ai remarqué, en venant, beaucoup de bois mort pas loin d'ici.

—Non, non, j'ai trop peur de te perdre.

—Eh bien, de temps en temps, tu m'appelleras de cette façon, je serai toujours près de toi.

—Comme ça, je veux bien. Mais tu sais, trois ou quatre branches seulement, de quoi faire fricoter la soupe.

Marjolaine avait retroussé ses jupes, laissant voir le bas de sa jambe fine et nerveuse comme celle d'une chèvre. Elle avait une capeline de laine sur la tête et autour du cou. Du reste, habituée à toutes les intempéries elle n'avait pas froid. Elle partit en courant et pénétra sous bois. De temps en temps, le père Routard criait :

—He ! Marjolaine !

Elle répondait, en riant aux éclats :

—Coucou !

Marjolaine assista ainsi à toute la scène. Elle vit et entendit tout. La querelle des deux hommes, la colère de l'un, les supplications de l'autre, le duel et l'enfant abandonné, et le départ de Julien se traînant jusqu'à la rivière. Elle eut bien peur, la pauvre, et plus d'une fois elle eut envie de s'enfuir. Je ne sais quelle curiosité la retint. Il y avait là cet enfant au maillot qui l'attirait, qui la forçait de rester quand même.

Lorsque Julien partit, en se traînant, pour aller jusqu'à la rivière, elle se leva, sortit de sa cachette, le suivit. Elle parvint au Cosson juste à temps pour assister au dénouement de ce drame et pour voir rouler Julien dans les flots. Elle cria :

—Au secours ! Un homme se noie.

Mais que pouvait son cri dans cette solitude ? A genoux, près du bord, elle guetta longtemps la rivière, aussi loin qu'elle pouvait voir, espérant toujours que le noyé se sauverait. Mais rien n'apparut.

La nuit s'était épaissie. La neige tombait dru. Elle regagna l'allée et reprit le chemin du carrefour.

Mais l'enfant ? Il y a de la maternité chez toutes les fillettes, si jeunes qu'elles soient. Et celle-là, nous l'avons dit, était au-dessus de son âge. Elle pénétra de nouveau dans le bois. Elle n'a point de peine à retrouver le bébé. Le manteau est couvert de neige. Quelques secondes de plus et c'en était fait. L'enfant ne se plaint plus. Le froid, malgré la fourrure, a pénétré jusqu'à lui et l'a engourdi. Elle prend le petit, laisse le manteau. C'eût été un fardeau trop lourd et trop encombrant surtout, pour ses bras. Et quand elle sent, contre son cœur qui bat bien fort, ce bébé pas si grand, à coup sûr, que les poupées de petites filles riches, elle se met à courir dans la neige, dans les bruyères, très rouge, très fière, très émue.

Le père Routard l'aperçoit au loin, dans l'avenue. Il commençait à être inquiet, le brave homme. Par deux fois il avait crié de sa voix la plus retentissante :

—Marjolaine ! Hé ! Marjolaine !

Et personne n'avait répondu : " Coucou ! " Elle fut près de lui presque aussitôt. Quand il la vit, quand il reconnut ce qu'elle avait dans ses bras, tout essouffée de sa course et fatiguée de son fardeau, il se leva, effaré, lâchant ses cuillers et ses fourchettes. Marjolaine disait, dans sa fièvre :

—Papa, oh ! papa, vois donc !

—Qu'est-ce que c'est ?

—Un enfant !

—Vivant ! Un vrai ! Pas

un poupard !

—Un vrai, papa. Tout à l'heure, il pleurait. Maintenant il dort. Regarde comme il est gentil.

—Où as-tu trouvé ça ?

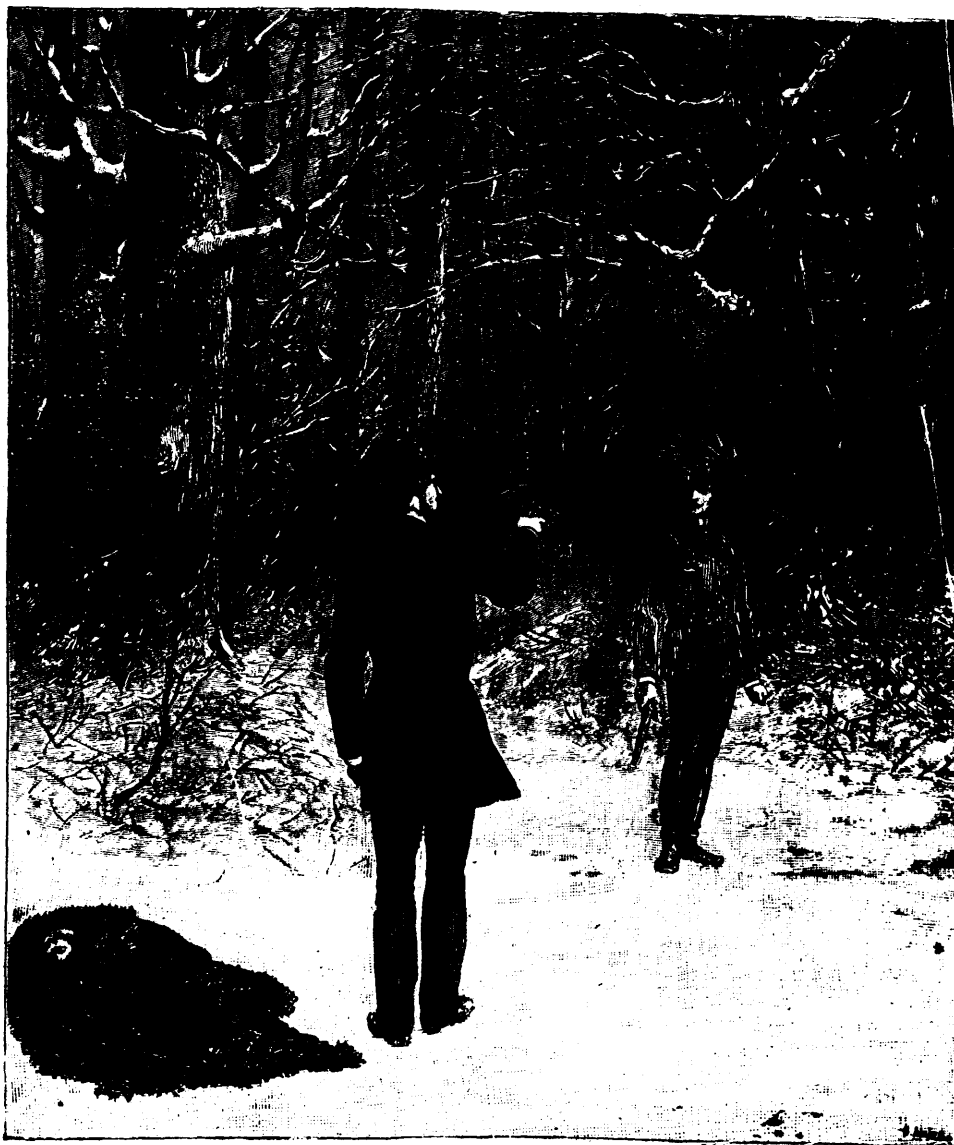
—Dans la forêt.

Le père Routard resta un moment silencieux, puis soudain il se cogna le crâne d'une coup de poing suffisant pour assommer un homme ayant la tête moins dure.

—Je ne comprends rien du tout, dit-il. Je t'en-voie chercher du bois mort et tu me rapportes un gosse. Et pas de bois mort ! Explique-toi, voyons.

—Oh ! papa, attends, il doit être gelé. Regarde, ses grosses joues sont violettes. Laisse-moi le mettre dans mon lit, sous l'éderon.

Et sans attendre la réponse elle grimpa dans la voiture. Presque aussitôt elle en ressortit et gravement :



Julien leva lentement son armé.—Voir page 2, col. 2

Bientôt rassuré, le père Routard ne se préoccupa plus que de sa besogne, soufflant son charbon, activant et écumant l'étain fondu et parfois, regardant le ciel.

—Il va encore tomber une couche de neige, cette nuit.

Sous bois, peu à peu, Marjolaine s'était éloignée dans la direction de la rivière. Si son père avait crié, elle n'eût pas entendu. Mais elle ne craignait pas de se perdre. L'allée était à cent mètres du bois où elle cherchait ses branches, et cette allée conduisait droit au carrefour du parc où travaillait son père. Tout à coup elle aperçut, venant vers elle, un homme qui paraissait se dissimuler et qui ne la voyait pas. Elle eut peur et se cacha dans un buisson broussailleux de houx verts et d'épines, se faisant toute petite. L'homme c'était Julien Rémondet.

—Ecoute, dit-elle, et ne me gronde pas, petit père, car j'ai eu grand peur.

Elle le mit au courant de ce qui s'était passé.

—Voilà une drôle d'aventure ! répétait souvent le père Routard.

—Et quand elle eut terminé son histoire :

—Et tu es sûre que le père est mort, noyé dans le Cosson ?

—Oh ! oui, jamais il n'en reviendra, le pauvre homme.

—Eh bien, ce n'est pas notre faute. Nous n'avons rien à nous reprocher. Si j'avais été sur le bord, j'aurais essayé de le sauver. Toi, tu ne pouvais pas. N'en parlons plus. Seulement il ne faut jamais se mêler de trop près à ces choses-là, parce que souvent il en cuit au pauvre monde comme nous. Qui sait ce que c'est que cet enfant-là ? Il paraîtrait qu'il y a pas mal de haines et bien des mystères autour de lui. Tant pis, ce n'est pas notre affaire. J'en conclus qu'il fallait le laisser là où tu l'as trouvé et qu'il fallait faire semblant de ne pas le voir.

—Oh ! papa, papa.

—Et je vais aller le reporter, tout simplement.

De grosses larmes emplirent les jolis yeux bleus de Marjolaine. Routard fit comme s'il ne les remarquait pas. Et continuant, mais s'adressant beaucoup plus à lui-même qu'à sa fille :

—Ce serait une imprudence de conserver cet enfant. Et une grosse charge. Qui est-ce qui le soignerait ?

—Moi, petit père, moi, c'est si facile.

Mais lui n'entendait pas.

—Qui est-ce qui se chargerait de le nourrir ? Je ne suis pas nourrice, moi. C'est déjà bien suffisant d'élever ses gosses sans aller chercher ceux des autres. Et puis, si on le redemande. Pour cela, je crois bien que je peux être tranquille. Il a l'air d'être gênant pour beaucoup de monde, ce petit ! On ne le redemandera probablement pas de si tôt. Tant pis, j'étais heureux avec ma petite Marjolaine, avant cette aventure. Je tiens, à ne pas me créer des ennuis, de gaieté de cœur.

—Oh ! père, ça coûte si peu.

—Qu'est-ce que tu en sais, toi, bout de femme ?

—Ce serait mal de le renvoyer, ce petit-là.

—Ah ça ! mais tu crois donc que j'ai dix-huit cents francs de rentes pour me payer le luxe de recueillir les héritiers des autres ! Ma parole, le plein air de la forêt n'est pas plus froid que notre chariot où le vent s'introduit par toutes les jointures. Le petit ne sera pas plus mal là-bas que chez nous. Et si quelque bûcheron le rencontre et l'adopte, eh bien, pain dur ici, pain dur là-bas, il ne sera pas plus à plaindre chez lui que dans notre intérieur.

—Le pauvre ! murmura Marjolaine, le pauvre.

Et elle se mit à pleurer. Le bébé, lui, se mettait à vagir.

—Allons, bien, tous les deux ! fit Routard bourru. L'une piaille et l'autre crie comme un égorgé ! Nom d'un millier de bassinoires !

Très en colère, il arpentait la neige, autour de la voiture.

—Fallait bien ça, fallait bien ça, disait-il.

Mais chose bizarre, le bonhomme n'osait plus regarder sa fille.

—Père, il pleure, il a faim, j'en suis certaine. Au moins, tu ne peux pas refuser que je lui donne un peu de lait.

—C'est cela, le lait de notre café de demain matin.

—Père, je lui donnerai ma part.

—Ta part ! ta part ! Et moi, j'avalerais mon café pendant que tu te serreras la ceinture ? Fais-lui manger tout ce que tu veux, à ce même de malheur. Le lait, le beurre, les œufs, les pommes de terre et les cuillers, les fourchettes et les casseroles, et la voiture, et l'âne par-dessus le marché. Nom d'un pot !

Marjolaine savait sans doute que les colères paternelles n'étaient pas très sérieuses, car essuyant ses larmes, elle courut vers la voiture, y grimpa. Elle prit l'enfant dans ses bras et l'embrassa, le dorlota, lui parlant comme s'il pouvait comprendre.

—Ne pleure pas, je vais te donner du lait bien tiède et bien sucré.

Quelques minutes après, en effet, le bébé buvait goulument. Il n'avait plus froid, ses joues n'étaient plus violettes.

—Comme il avait faim, murmura Marjolaine, bien sûr il serait mort.

Presque aussitôt après avoir bu, il s'endormit. Le père Routard était resté dehors sifflant, les mains dans les poches. A plusieurs reprises, de la voiture, Morjolaine avait crié :

—Regarde donc, père, regarde donc comme il boit !

Mais il n'avait pas voulu assister à ce spectacle. Marjolaine ressortit avec précaution et ferma doucement la voiture :

—Il faut prendre bien garde de ne pas le réveiller.

—Qu'il se réveille ou non, je vais le reporter là où tu l'as trouvé.

—Père, tu ne fera pas cela ! Tu auras compassion de lui !

Routard était bien décidé à passer outre car il entra dans la voiture, prit l'enfant avec douceur et redescendit.

—Père ! père !

Et Marjolaine se mit à sangloter bruyamment. Il marchait très vite, probablement pour ne pas entendre. Alors elle s'assit sur le marchepied, la tête dans ses bras et cria, en proie à une sorte de convulsion de frayeur et de chagrin. Le père Routard courait presque. Il avait hâte d'en finir. Sa fille, en lui racontant sa trouvaille, lui avait suffisamment et clairement indiqué l'endroit où les deux hommes s'étaient rencontrés. Il n'eut donc point d'hésitation.

Le manteau était toujours là, à demi recouvert de neige. Il le secoua et quelque chose de lourd en tomba. C'était le pistolet d'Antoine, échappé des mains défaillantes de Julien Rémondet. Routard fouilla dans les poches.

—J'aurai peut-être un indice.

Mais les poches ne contenaient rien. Alors il enveloppa avec soin l'enfant dans la fourrure, le plaça sur les branches fortes d'un buisson de chêne et partit. Quand il eut fait quelques pas, il s'arrêta et se retourna. Il était inquiet. Dans le fond de son cœur, une voix lui criait :

—Tu ne te conduis pas bien !

Il est vrai qu'à cette voix, une autre, celle de la raison répondait :

—Cet enfant n'est pas le tien. Agis comme si tu n'avais pas connu son existence, comme si tu ignorais son abandon.

Il reprit sa marche. Il avait la tête basse. Il était soucieux. Il arriva ainsi sur la bordure du bois et prêta l'oreille. A sa gauche, dans la nuit des arbres, sous le froid et dans la neige, le pauvre abandonné gisait. Là-bas, à sa droite, vers le carrefour, il entendait distinctement les cris nerveux de Marjolaine. Et entre ces deux enfants, l'un qui était un étranger, l'autre qu'il adorait, il restait indécis, n'osant s'éloigner d'avantage du premier, n'osant réparer les mains vides auprès de la seconde. Sur sa rude et loyale figure brunie par les hâles de toutes les saisons, entourée d'un collier de barbe d'un noir d'ébène, passaient, visibles, toutes ses incertitudes.

Les cris de Marjolaine frappaient droit son cœur. Il sentait ses yeux, de gros yeux noirs à fleur de tête, se mouiller. Le cœur et la raison luttèrent toujours ensemble.

—En se serrant un peu, disait le premier, il y aurait tout de même moyen de l'adopter, le gosse. Il va mourir de faim et de froid. Sûrement, demain à l'aube, ce ne sera plus qu'un cadavre.

Mais la raison, plus sèche, examinant l'avenir :

—Comment l'élever ! J'ai bien de la peine à vivre et si je fais quelques petites économies, c'est pour Marjolaine. Alors, si le gosse le mange. Les économies, qui est-ce qui restera, si je meurs.

Ce fut le cœur qui l'emporta. Ou plutôt ce fut Marjolaine. Il entra sous la futaie, grommelant :

—C'est une bêtise. Oh ! oui, c'est une forte bêtise !

Mais, c'était fini, cette fois, de ses irrésolutions, Il se laissait aller à la bonté naïve de sa droite nature. Et, penché vers ce paquet de fourrure qui lui dérobait le petit :

—Tout de même, il faudrait avoir l'âme comme un roc pour abandonner ce pauvre ! Ce serait un

crime, oui, un crime, et l'homme qui l'a laissé là est plus coupable qu'un assassin.

Il rejeta le manteau dans la neige et prit le bébé.

Le rétameur était bien décidé à garder l'enfant. Il secoua, une dernière fois, le manteau et garda le pistolet, tout en monologuant :

—Le manteau restera. C'est du bien qui ne m'appartient pas. Quant au pistolet... Tiens, il y a une couronne, ça doit être un marquis ou un duc, quelqu'un de la haute, et sous la couronne, il y a des initiales, sur un blason d'or. Mais il fait trop sombre pour les distinguer. Je verrai cela à la lumière. Revenons consoler Marjolaine avec le poupard.

Et cette fois sans se soucier de réveiller le bébé il prit sa course vers le carrefour. Et du plus loin qu'il peut être entendu par Marjolaine :

—Ne pleure plus, allons, ne pleure plus, je te le rapporte.

Le remède était souverain, sans doute, car instantanément les cris cessèrent et lorsque Routard apparut avec son fardeau près de la voiture, le visage de Marjolaine, encore bouleversé par les larmes était quand même illuminé par la joie. Ses yeux s'agrandirent encore.

—Ah ! père, père, comme tu es bon !

Elle se jeta sur le petit avec une sorte d'emportement et le transporta dans le lit, sous l'édredon bien chaud. Pendant cela, dehors, Routard grommelait, les mains dans les poches, sous son tablier de cuir, et sifflant en regardant tomber les larges et drus flocons de neige :

—La bêtise est faite, v'là un rétameur de plus !

### III

M. de Pontalès, le père du jeune homme auquel nous avons vu, dans ces premiers chapitres, jouer un rôle si cruel, était un grand manufacturier dont les filatures étaient célèbres. Il possédait des établissements immenses en Normandie, dans le Nord et aux environs de Blois. Ayant commencé avec peu de chose, ayant acquis une grosse fortune à force de travail, d'activité, d'astuce, comment, alors qu'il aurait pu se reposer de trente années de labeurs incessants, comment compromit-il tout à coup sa fortune dans des spéculations industrielles, et pris peut-être, sur le tard, de la fièvre de l'or, lui qui toute sa vie avait gardé des goûts simples et n'avait point de vices, comment se lança-t-il dans les aventures de Bourse ? Il croyait jouer à coup sûr. Dans les affaires, il y a toujours un joueur sur deux qui a cette conviction-là : c'est celui qui vous trompe.

M. de Pontalès s'en aperçut bientôt à ses dépens. Les premières pertes, assez insignifiantes pour une grosse fortune comme la sienne, ne firent qu'irriter ses convoitises en surexcitant son amour-propre. Et toute sa fortune vint s'engloutir sous le péristyle de la Bourse. L'honneur même allait sombrer. M. de Pontalès se sentait perdu.

La ruine était si complète que si quelqu'un ne venait pas à son secours, jamais il ne pourrait s'en relever. Heureusement, tous ceux qui avaient été ses amis au temps de son bonheur ne l'abandonnèrent pas.

De ceux qui l'avaient aimé jadis, ou du moins qui avaient été les amis de sa maison, il y en eut un qui se souvint. Celui-là se nommait André de Cheverny.

Cheverny et Pontalès avaient été amis de pension. Ils avaient suivi deux carrières bien différentes car, pendant que l'un, tout aux idées pacifiques, se lançait dans l'industrie, l'autre se présentait à l'École polytechnique, en sortait le premier, et entra dans l'armée où l'attendaient les plus brillants états de service.

Au moment du désastre financier de Pontalès, M. André de Cheverny était général de division. Ce fut lui qui vint au secours du manufacturier, et lui seul, disons-le. Et ce ne fut pas l'amitié seulement qui décida de cette bonne action, ce fut l'amour, ce fut la puissance d'un souvenir à la fois douloureux et charmant.

## FEUILLETON " DU MONDE ILLUSTRÉ "

MONTRÉAL, 8 FÉVRIER 1890

## FAMILLE-SANS-NOM

PAR JULES VERNE

## PREMIÈRE PARTIE

## I. — QUELQUES FAITS, QUELQUES DATES (suite)

— Je ne pouvais laisser ces associations s'organiser, répondit lord Gosford. Leur contact avec la population aurait engendré des collisions quotidiennes. Evitons tout ce qui pourrait provoquer une explosion. Nous sommes dans une soute à poudre, et il n'y faut marcher qu'avec des chaussons de lièsière !

Le gouverneur général n'exagérait pas. C'était un homme de grand sens et d'esprit conciliant. Dès son arrivée dans la colonie, il avait montré beaucoup de prévenances envers les colons français, ayant ainsi que l'a fait observer l'historien Garneau — " une pointe de gaieté irlandaise qui s'accommodait bien de la gaieté canadienne. " Si la rébellion n'avait pas éclaté encore, on le devait à la circonspection, à la douceur, à l'esprit de justice que lord Gosford apportait dans ses rapports avec ses administrés. Par nature, comme par raison, il répugnait aux mesures violentes.

" La force, répétait-il, comprime, mais ne réprime pas. En Angleterre, on oublie trop que le Canada est voisin des Etats-Unis, et que les Etats-Unis ont fini par conquérir leur indépendance ! Je vois bien qu'à Londres, le ministère veut une politique militante. Aussi, sur le conseil des commissaires, la Chambre des lords et la Chambre des Communes ont elles adopté à une grande majorité une proposition qui tend à mettre en accusation les députés de l'opposition, à employer les deniers publics sans contrôle, à modifier la constitution de manière à doubler dans les districts le nombre des électeurs d'origine anglaise ! Mais cela n'est point faire montre de sagesse. Il y aura du sang versé de part et d'autre ! "

C'était à craindre, réellement. Les dernières mesures, adoptées par le Parlement anglais, avaient produit une agitation qui ne demandait qu'à se manifester à tout propos. Conciliabules secrets, meetings publics, surexcitaient l'opinion. Des faits, on passerait bientôt aux actes. Les provocations s'échangeaient à Montréal comme à Québec entre les réformistes et les partisans de la domination anglo-saxonne — surtout les anciens membres des associations constitutionnelles. La police n'ignorait pas qu'un appel aux armes avait été répandu à travers les districts, les comtés, les paroisses. On avait été jusqu'à pendre en effigie le gouverneur général. Il y avait donc à prendre des dispositions.

" M. de Vaudreuil a-t-il été vu à Montréal ? demanda lord Gosford.

— Il ne paraît point avoir quitté son habi-

tation de Montcalm, répondit Gilbert Argal. Mais ses amis Farran, Clerc, Vincent Hodge, le visitent assidûment et sont en rapport quotidien avec les députés libéraux, et plus particulièrement avec l'avocat Gramont, de Québec.

— Si un mouvement éclate, dit sir John Colborne, nul doute qu'il ait été préparé par eux.

— Aussi, en les faisant arrêter, ajouta le colonel Gore, peut-être Votre Seigneurie écraserait-elle le complot dans l'œuf ? ...

— A moins qu'on ne le fit éclore plus tôt ! " répondit le gouverneur général.

Puis, se retournant vers le ministre de la police : " Si je ne me trompe, demanda-t-il, M. de Vaudreuil et ses amis ont déjà figuré dans les insurrections de 1832 et de 1835 ?

— En effet, répondit sir Gilbert Argal, ou, du moins, on a eu lieu de le supposer ; mais les preuves directes ont manqué, et il a été impossible de les poursuivre, ainsi qu'on l'avait fait lors du complot de 1825.

— Ce sont ces preuves qu'il importe de se procu-

rent, et plus particulièrement celles des comtés de Verchères, de Chambly, de Laprairie, de l'Acadie, de Terrebonne, des Deux-Montagnes, étaient incessamment parcourues par les nombreux détectives du ministre. A Montréal, à défaut de ces associations constitutionnelles, dont le colonel Gore regrettait la dissolution, le *Doric Club* — ses membres comptaient parmi les plus acharnés loyalistes — se donnait mission de réduire les insurgés par tous les moyens possibles. Aussi lord Gosford pouvait-il craindre qu'à tout instant, de jour ou de nuit, le choc vint à se produire.

On comprend que malgré ses tendances personnelles, l'entourage du gouverneur général le poussait à soutenir les bureaucrates — ainsi appelait-on les partisans de l'autorité de la Couronne — contre les partisans de la cause nationale. D'ailleurs, sir John Colborne n'était point pour les demi-mesures, comme il le prouva plus tard, lorsqu'il succéda à lord Gosford dans le gouvernement de la colonie. Quant au colonel Gore, vieux militaire, décoré de Waterloo, il fallait, à l'entendre, agir militairement et sans retard.

Le 7 mai de la présente année, une assemblée avait réuni à Saint-Ours, petite bourgade du comté de Richelieu, les chefs réformistes. Là furent prises des résolutions, qui devinrent le programme politique de l'opposition franco-canadienne.

Entre autres, il convient de citer celle-ci :

" Le Canada, comme l'Irlande, doit se rallier autour d'un homme, doué d'une haine de l'oppression et d'un amour de sa patrie, que rien, ni promesses, ni menaces, ne pourront jamais ébranler. "

Cet homme, c'était le député Papineau, dont le sentiment populaire faisait à juste titre un O'Connell.

En même temps, l'assemblée décidait " de s'abstenir autant que possible de consommer les articles importés et de ne faire usage que des produits fabriqués dans le pays, afin de priver le gouvernement des revenus provenant des droits imposés sur les marchandises étrangères. "

A ces déclarations, lord Gosford dut répondre, le 15 juin, par une proclamation défendant toute réunion séditieuse, et ordonnant aux magistrats et officiers de la milice de les dissoudre.

La police manœuvrait donc avec une insistance qui ne se lassait plus, employant ses agents les plus déliés, ne reculant même pas à provoquer des trahisons — ainsi que cela s'était fait déjà — par l'appât de sommes considérables.

Mais, bien que Papineau fût l'homme en vue, il en était un autre qui travaillait dans l'ombre et si mystérieusement que les principaux réformistes ne l'avaient jamais aperçu qu'en de rares circonstances. Autour de ce personnage s'était créée une véritable légende, qui lui donnait une influence extraordinaire sur l'esprit de la masse : Jean-Sans-Nom — on ne le connaissait que sous cette appellation énigmatique. Comment s'étonner dès lors qu'il fût question de lui dans l'entretien du gouverneur général et de ses hôtes ?

" Et ce Jean-Sans-Nom, demanda sir John Colborne, a-t-on retrouvé ses traces ?

— Pas encore, répondit le ministre de la police, J'ai lieu de croire, pourtant, qu'il a reparu dans les comtés du Bas-Canada, et même qu'il est venu récemment à Québec ?

— Quel est cet homme ?

— Voilà ce qu'on a jamais pu découvrir, dit sir



On avait été jusqu'à pendre en effigie le gouverneur. — Page 3, col 1.

rer à tout prix, dit sir John Colborne, et, afin d'en finir, une fois pour toutes, avec les menées des réformistes, laissons-les s'engager plus avant. Rien d'abominable comme une guerre civile, je le sais ! Mais, s'il faut en arriver là, qu'on la fasse sans merci, et que la lutte se termine au profit de l'Angleterre !

Parler en ces termes était bien dans le rôle du commandant en chef des forces britanniques en Canada. Toutefois, sir John Colborne était homme à réprimer une insurrection avec la dernière rigueur, s'immiscer dans ces surveillances occultes, qui sont du domaine spéciale de la police, eût révolté son esprit militaire. Il suit de là que, depuis plusieurs mois, c'était uniquement aux agents de Gilbert Argal qu'était dévolu le soin d'observer sans répit les agissements du parti franco-canadien. Les villes, les paroisses de la vallée du Saint-Lau-

John Colborne. N'est-ce pas, mon cher Argall ?

—C'est vrai, général ! On ne sait quel est ce personnage, ni d'où il vient, ni où il va. C'est ainsi qu'il a figuré, presque invisiblement, dans les dernières insurrections. Aussi n'est-il pas douteux que les Papineau, les Viger, les Lacoste, les Vaudreuil, les Farran, les Gramont, tous les chefs enfin, comptent sur son intervention au moment voulu. Ce Jean-Sans-Nom est passé à l'état d'être quasi-surnaturel dans les districts du Saint-Laurent, en amont de Montréal, comme en aval de Québec. Si l'on en croit la légende, il a tout ce qu'il faut pour entraîner les villes et les campagnes, une audace extraordinaire, un courage à toute épreuve. Et puis, je vous l'ai dit, c'est le mystère, c'est l'inconnu !

—Vous pensez qu'il est venu dernièrement à Québec ? demanda lord Gosford.

—Les rapports de police, du moins, permettent de le supposer, répondit Gilbert Argall. Aussi ai-je mis en campagne un homme des plus actifs et des plus fins, ce Rip, qui a déployé tant d'intelligence dans l'affaire de Simon Morgaz.

—Simon Morgaz, dit sir John Colborne, celui qui, en 1825, a si opportunément livré, à prix d'or, ses complices de la conspirations de Chambly ?...

—Lui-même ?

—Et sait-on où il est ?

—On ne sait qu'une chose, répondit Gilbert Argall, c'est que, repoussé de tous ceux de sa race, de tous ces Franco-Canadiens qu'il avait trahis, il a disparu. Peut-être a-t-il quitté le nouveau continent ?... Peut-être est-il mort ?...

—Eh bien, le moyen qui a réussi près de Simon Morgaz, demanda sir John Colborne, ne pourrait-il réussir de nouveau près de l'un des chefs réformistes ?

—N'ayez pas cette idée, général ! répondit lord Gosford. De tels patriotes, il faut le reconnaître, sont au dessus de toute atteinte. Qu'ils se posent en ennemis de l'influence anglaise et rêvent pour le Canada l'indépendance que les Etats-Unis ont conquise sur l'Angleterre, ce n'est malheureusement que trop vrai ! Mais espérer qu'on pourra les achever, les décider à trahir par des promesses d'argent ou d'honneurs, jamais ! J'en ai la conviction, vous ne trouverez point un traître parmi eux !

—On en disait autant de Simon Morgaz, répondit ironiquement sir John Colborne ; or, il n'en a pas moins livré ses compagnons ! Et, précisément, ce Jean-Sans-Nom, dont vous parliez, qui sait s'il n'est pas à vendre ?...

—Je ne le crois pas, général, répliqua vivement le ministre de la police.

—En tout cas, ajouta le colonel Gore, que ce soit pour l'acheter ou pour le pendre, la première condition est de s'en emparer ; et, puisqu'il a été signalé à Québec...

En ce moment un homme apparut au tournant de l'une des allées du jardin, et s'arrêta à une dizaine de pas.

Le ministre reconnut le policier, ou plutôt l'entrepreneur de police—qualification qu'il méritait à tous égards.

Cet homme, en effet, n'appartenait pas à la brigade régulière de Comeau, le chef des agents anglo-canadiens.

Gilbert Argall lui fit signe de s'approcher, "C'est Rip, de la maison Rip and Co, dit-il en s'adressant à lord Gosford. Votre Seigneurie veut-elle lui permettre de faire son rapport ?"

Lord Gosford acquiesça d'un signe tête. Rip s'approcha respectueusement et attendit qu'il convint à Gilbert Argall de l'interroger—ce que celui-ci fit en ces termes :

"Avez-vous acquis la certitude que Jean-Sans-Nom ait été vu à Québec ?

—Je crois pouvoir l'affirmer à votre Honneur !

—Et comment se fait-il qu'il ne soit pas arrêté ? demanda lord Gosford.

—Votre Seigneurie voudra bien excuser mes associés et moi, répondit Rip, mais nous avons été prévenus trop tard. Avant-hier, Jean-Sans-Nom avait été indiqué comme ayant visité une des maisons de la rue du Petit-Champlain, celle qui est contiguë à la boutique du tailleur Emotard, à gauche, en montant les premières marches de la dite rue. J'ai donc fait cerner cette maison, qui est habitée par un sieur Sébastien Gramont, avocat et

député, très lancé dans le parti réformiste. Mais Jean-Sans-Nom ne s'y était pas même présenté, lui. Nos perquisitions ont été inutiles.

—Croyez-vous que cet homme soit encore à Québec ? demanda sir John Colborne.

—Je ne saurais répondre affirmativement à Votre Excellence, répondit Rip.

—Vous ne le connaissez pas ?

—Je ne l'ai jamais vu, et, en réalité, il est bien peu de gens qui le connaissent !

—Sait-on, du moins, quelle direction il a prise en sortant de Québec ?

—Je l'ignore, répondit Rip.

—Et quelle est votre idée à ce sujet ? demanda le ministre de la police.

—Mon idée est que cet homme a dû se diriger vers le comté de Montréal, où les agitateurs paraissent se concentrer de préférence. Si une sédition se prépare, c'est dans cette partie du Bas-Canada qu'elle éclatera vraisemblablement. J'en conclus que Jean-Sans-Nom doit être caché dans quelque village voisin des rives du Saint-Laurent...

—Justement, répondit Gilbert Argall, et c'est de ce côté qu'il convient de poursuivre les recherches.

—Eh bien, donnez des ordres en conséquence, dit le gouverneur général.

—Votre Seigneurie va être satisfaite. Rip, dès demain, vous quitterez Québec avec les meilleurs employés de votre agence. De mon côté, je ferai particulièrement surveiller M. de Vaudreuil et ses amis, avec lesquels ce Jean-Sans-Nom a certainement des entrevues plus ou moins fréquentes. Tâchez de retrouver ses traces, n'importe par quel moyen. C'est le mandat dont le gouverneur général vous charge spécialement.

—Et il sera fidèlement rempli, répondit le chef de la maison Rip and Co. Je partirai dès demain.

—Nous approuvons d'avance, ajouta Gilbert Argall, tout ce que vous croirez devoir faire pour opérer la capture de ce dangereux partisan. Il nous le faut mort ou vif, avant qu'il puisse soulever la population franco-canadienne par sa présence. Vous êtes intelligent et zélé, Rip, vous l'avez prouvé, il y a une douzaine d'années, dans l'affaire Morgaz. Nous comptons de nouveau sur votre zèle et votre intelligence. Allez."

Rip se préparait à partir, et il avait déjà fait quelques pas en arrière, lorsqu'il se ravisa.

"Puis-je soumettre une question à Votre Honneur ? dit-il en s'adressant au ministre.

—Une question ?...

—Oui, Votre Honneur, et il est nécessaire qu'elle soit résolue pour la régularité des écritures et la bonne tenue des livres de la maison Rip and Co.

—Parlez, dit Gilbert Argall.

—La tête de Jean-Sans-Nom est elle mise à prix ?

—Pas encore !

—Il faut qu'elle le soit, dit sir John Colborne.

—Elle l'est, répondit lord Gosford.

—Et à quel prix ?... demanda Rip.

—Quatre mille piastres.

—Elle en vaut six mille, répondit Rip. J'aurai des frais de déplacement, des débours pour renseignements spéciaux.

—Soit, dit lord Gosford.

—Ce sera de l'argent que Votre Seigneurie n'aura point à regretter...

—S'il est gagné... ajouta le ministre.

—Il le sera, Votre Honneur !

Et, sur cette affirmation, un peu hasardée peut-être le chef de la maison Rip and Co se retira.

"Un homme qui paraît sûr de lui, ce Rip ! fit observer le colonel Gore.

—Et qui doit inspirer toute confiance, répondit Gilbert Argall. D'ailleurs, cette prime de six mille piastres est bien faite pour exciter sa finesse et son zèle. Déjà, l'affaire de la conspiration de Chambly lui a valu des sommes importantes, et s'il aime son métier, il n'aime pas moins l'argent qu'il lui rapporte. Il faut prendre cet original comme il est, et je ne connais personne plus capable que lui pour s'emparer de Jean-Sans-Nom, si Jean-Sans-Nom est homme à se laisser prendre !"

Le général, le ministre et le colonel prirent alors congé de lord Gosford. Puis, sir John Colborne

donna ordre au colonel Gore de partir immédiatement pour Montréal, où l'attendait son collègue, le colonel Witherall, chargé de prévenir ou d'enrayer dans les paroisses du comté tout mouvement insurrectionnel.

## II

## DOUZE ANNÉES AVANT

Simon Morgaz ! Nom abhoré jusque dans les plus humbles hameaux des provinces canadiennes ! Nom voué depuis de longues années à l'exécration publique ! Un Simon Morgaz, c'est le traître qui a livré ses frères et vendu son pays.

Et on le comprendra, surtout dans cette France, qui n'ignore plus "maintenant" combien sont implacables les haines que mérite le crime de lèse-patrie.

En 1825—douze ans avant l'insurrection de 1837—quelques Franco-Canadiens avaient jeté les bases d'une conspiration, dont le but était de soustraire le Canada à la domination anglaise, qui lui pesait si lourdement. Hommes audacieux, actifs, énergiques, de grande situation, issus pour la plupart des premiers émigrants qui avaient fondé la Nouvelle-France, ils ne pouvaient se faire à cette pensée que l'abandon de leur colonie au profit de l'Angleterre fût définitif. En admettant même que le pays ne dût pas revenir aux petits-fils des Cartier et des Champlain, qui l'avaient découvert au XVI<sup>e</sup> siècle, n'avait-il pas le droit d'être indépendant ? Sans doute, et c'était pour lui conquérir son indépendance que ces patriotes allaient jouer leur tête.

Parmi eux se trouvait M. de Vaudreuil, descendant des anciens gouverneurs du Canada sous Louis XIV—une de ces familles dont les noms français sont devenus pour la plupart les noms géographiques de la cartographie canadienne.

A cette époque, M. de Vaudreuil avait trente-cinq ans, étant né en 1790, dans le comté de Vaudreuil, situé entre le Saint-Laurent au sud, et la rivière Outaouais au nord.

Les amis de M. de Vaudreuil étaient, comme lui, d'origine française, bien que des alliances successives avec les familles anglo-américaines eussent altéré leurs noms patronymiques. Tels le professeur Robert Farran, de Montréal, François Clerc, un riche propriétaire de Châteauguay, et quelques autres, auxquels leur naissance ou leur fortune assuraient une réelle influence sur la population des bourgades et des campagnes.

Le véritable chef du complot était Walter Hodge, de nationalité américaine. Bien qu'il eût soixante ans alors, l'âge n'avait point attiédi la chaleur de son sang. Pendant la guerre de l'Indépendance, il avait fait partie de ces hardis volontaires, de ces "skinners", dont Washington dut tolérer les violences par trop sauvages, car leurs compagnies franches harcelèrent vivement l'armée royale. On le sait, dès la fin du dix-huitième siècle, les Etats-Unis avaient excité le Canada à venir prendre place dans la fédération américaine. C'est ce qui explique comment un Américain tel que Walter Hodge était entré dans cette conjuration, et en fut même devenu le chef. N'était-il pas de ceux qui avaient adopté pour devise ces trois mots, qui résument toute la doctrine de Munroe : "L'Amérique aux Américains !"

Aussi, Walter Hodge et ses compagnons n'avaient-ils cessé de protester contre les exactions de l'administration anglaise, qui devenaient de plus en plus intolérables. En 1822, leurs noms figuraient dans la protestation contre l'union du haut et du Bas-Canada avec ceux des frères Sanguinet, qui, dix-huit ans plus tard, entre tant d'autres victimes, devaient payer de leur vie cet attachement au parti national. Ils combattirent également par la plume et par la parole, lorsqu'il fut question de réclamer contre l'inique partage des terres, uniquement concédées aux bureaucrates, afin de renforcer l'élément anglais. Personnellement encore, ils luttèrent contre les gouverneurs Sherbrooke, Richmond, Monk et Maitland, prirent part à l'administration de la colonie, et s'associèrent à tous les actes des députés de l'opposition.